

7952-7956

IV



1952 (suite)

1

Le vent surgit du fond du lac, d'un vol brusque. Les canots bondissent sur leurs amarres. Un voilier, vent arrière, file à bonne allure. Mais les monnettes continuent à jouer sur l'eau.

Le mardi 26. La journée a débordé d'une paix qui ne semble pas seulement celle ~~de~~ de la nature. L'eau passe par toutes les variétés du bleu tendre. Les lointains restent suspendus comme une pure vapeur, une vapeur de perles, si l'on peut dire. Au soir la rive de Lausanne se modèle sous cette transparence avec tous ses cotreaux.

Dimanche 27. Jour très chaud. Le fond du lac a découvert des montagnes restées jus qu'ici presque invisibles.

Un "Le Fleuve", où, malgré les simplifications inévitables, s'exprime tout de même un peu de l'Inde: sa puissance de vie liée à la mort sans étonnement ni effroi; la gravité de ses femmes et ^{leur} charme spirituel; le voisinage du divin et de l'humain. J'en sors avec la nostalgie d'un monde qui vivait dans le sacré, et rien ne la développe comme l'étalage de vulgarité et de bassesse qui se prodigue ici tous les jours sous nos yeux.

Lundi 28. Il a plu dès le début du jour. Plusieurs fois la côte opposée s'est complètement effacée. etc

substituait que l'eau très grise, plate, marquée des cloques de l'averse. Il ne manquait au lac que la courbure et l'odeur pour ressembler à la mer. Au milieu du jour, les nuages s'étant un peu amincis, l'eau a pris une teinte limoneuse.

Mais au coucher du soleil le Jura et les campagnes qu'il domine se sont dégagées. Des nuages formaient écran devant le soleil, et sa lumière qui prenait le paysage à revers détachait jusqu'aux groupes d'arbres sur les moindres hauteurs. Enfin le soleil lui-même a percé et un jet est venu jusqu'à nous, brûlant, porté par l'eau, sans cesse brisé par les vagues en points fulgurants, d'une intensité à peine naturelle - un mythe encore tout inf.

Mardi 29 - Dans les prés de Lugrin, de nouveau, dans un bien-être de lumière et de paix où se sent une béatitude plus profonde, pour peu que l'on puisse un instant suspendre tout mouvement et retourner à la méditation.

31 juillet - Après-midi à Sausanne. Étagée sur des collines coupées par une vallée, où, en plein cœur de la ville, entrepôts et jardins potagers font tâche, elle allie un caractère d'Europe Centrale très moderne, et des restes d'antique bourgeoisie. Elle a son acroïte : châteaux (pierre et brique,

petites tuiles), cathédrale, rendue froide par un excès d'entretien, par sa nudité intérieure, par l'absence d'autel, trop sensible. Il y manque une flamme. On en redescend par des escaliers de bois, couverts, qui sentent le Moyen-Âge allemand.

La véritable beauté du lieu, ce sont les échappées sur le lac et ses montagnes. Elles aussi qui font le prix de la traversée. Spectacle de plénitude au grand soleil, par ce temps chaud qui veloute les fonds et donne de la douceur aux dents des montagnes elles-mêmes. J. J. Rousseau a bien exprimé les harmonies, l'humanité, la grandeur aussi de cette terre. Le fond, à la hauteur de Meillerie, formerait même trop facilement un cadre d'anecdote romantique.

Au coucher du soleil, après les roses qui se mêlent sur les parois claires, aux andoises des ~~lacs~~ roches sombres et aux vents noirissants des bois, vient un moment de gravité un peu anxieuse, où les falaises blémissent. Des nuages, sur le Jura, étouffent un peu le soleil, qui s'effile en grandes traînées rougeoyantes. Par places, déjà, des vapeurs blanches sortent des rives.

1^{er} août. À la nuit, les feux de joie de la fête nationale s'ouvrent sur tout le rivage suisse, comme des yeux, au ras de l'eau ou très haut sur la montagne. Pite primitif, s'il en est, peut-être le plus

antique signal de fête parmi les hommes.

2 août - Après-midi dans la Châtaigneraie, en haut d'un pré à pente raide, d'où le lac est embrasé presque à vue d'oiseau, d'un bleu très pâle, traversé de larges courants. Puis, vers cinq heures, le jour se charge d'une bourrasque que l'on voit descendre le long du lac, pour mourir deux heures plus tard derrière l'ausonne. De notre côté, elle ne se traduit que par un tourbillon de vent et de feuilles.

3-4 août - Couchers de soleil. Les nuages en vagues séparées dessinant sur le lac des alternances de clarté et de noir sombre où tremblent sur les bords des gouttes de lumière. Tand après la disparition du soleil l'alternance se maintient.

5 août - Nous faisons le tour du Haut Lac en bateau, ~~et~~ l'après-midi. Hélas, parmi une foule trop dense et trop loquace : l'homme sans vie intérieure s'écoule en paroles.

Dès que l'on pénètre dans l'ombre de la rive française, l'eau se fait très verte et sa couleur la fait paraître plus solide. Sur les versants très abrupts se devinent pourtant quelques demeures, au bord de hautes pâturages. Au dessus de St Gingolph une vallée s'ouvre pourtant, comme une spirale de coquille. Le vrai fond du lac ne se destine qu'assez tard : alluvions du Rhône, qui s'écoule par

deux bouches difficiles à discerner dans la verdure et les peupliers ; derrière une première ligne de montagnes, sous des nuages, transparaît une forme blanche, qui porte peut-être un glacier.

C'est en piquant vers Montreux, dans l'anse des montagnes, qu'en se retournant on découvre pour un moment assez court les Dents du Midi, encore en partie neigeuses, très pénétrées de lumière.

Leur nudité contraste avec la rive suisse, surchargée d'humanité. Le château de Chillon, vu du lac, remplit à peine la rive, gentilhomme confortable plutôt que prison. Malgré la montagne qui le domine, d'ailleurs rongée d'hôtels, Montreux paraît une assez plate cité. Clarens y touche. Qui pourrait aujourd'hui y retrouver Julie d'Étanges et Claire, ou le domaine de M. de Wolmar ? Les pastorales sont finies, avec elles la pureté de ces lieux. Pourtant, de quelque retraite tapée un peu haut, on pourrait aux mois solitaires (s'il en reste) surveiller les métamorphoses des Alpes, la vie secrète des eaux (il y a encore des canards sauvages).

On retransverse le lac après Vevey et l'on rentre, un peu trop tôt, avant le coucher du soleil.

7 août - Après l'orage d'hier soir, ciel d'automne : nuages en étain, à reflets argentés, au dessus du lac ; traînées au bas des montagnes et tout en

haut. Puis la route s'est bombée; la rive d'en face a livré tous ses détails: vignobles, prés, bosquets, presque maison par maison.

10 - Après une demi-journée d'orage, le lac s'est montré ce matin sous un ciel éclairci, très vent, traversé de vagues pressées d'ouest en est, aiguillonnées par un vent rapide. Ecume et moutelles se confondent. Les nuages s'inscrivent en ombres profondes, aussi violettes qu'en plein océan.

12 - Départ d'Evian, sans vrais regrets, quelle que soit la paix propre à ces bords.

Genève: le lac encore, réduit aux dimensions d'un fleuve, très bleu, bordé de la ville en demicercle.

À Vandœuvres, pour voir Jean Herbert. Chalet de Bois, au milieu de prés enclavés, avec une profonde perspective jusqu'à nos Alpes, très voilée par la forte chaleur. Conversation sur les mythes et leur étude, sur l'Inde (en particulier sur l'avenir de l'Asie). Nous la poursuivons en déjeunant, sur un coteau qui domine le lac, en compagnie aussi d'une jeune Egyptienne intéressante, Hug. K.

Il ne reste que le temps d'une courte visite au vieux Genève, en particulier à la cathédrale, plus belle que celle de Lausanne. Calvin et Agrippa d'Aubigné s'y effacent dans la permanence des

siècles.

Arrivés un peu tard à Annecy, comble de touristes et de véhicules. Coup d'œil au lac quand le soleil est déjà descendu et que les montagnes se froncent.

13 août - Visite la cathédrale, qui manque d'art. Souvenirs mêlés, dans la même rue, de St François de Sales et de Jean Jacques: la maîtrise où l'un a chanté, la demeure noire où l'autre a résidé au début du XVII^e siècle. Puis, dans la cour de l'ancien archevêché, l'endroit où l'enfant rencontra pour la première fois Mme de Warens. Rien d'eux, rien de ce qu'ils ont vu là ne subsiste peut-être ici, sauf une certaine qualité de l'air, car c'est un lieu privilégié pour le cœur humain.

À Chambéry. Visite de la vieille ville: musée savoisien, cathédrale (toujours défigurée par ses badigeons), ruelles comparables au vieil Edimbourg (on y retrouve la maison de Mme de Warens, tout au fond d'une allée sans ciel), le château, qui a belle allure encore lorsque l'on monte vers lui.

14 août - Par la vallée de l'Isère jusqu'à celle de l'Arc. Après Stiquette, vallées étroites, encombrées d'osiers et de fumées. Trop tard (en raison d'une réparation imprévue) pour visiter Saint-Jean de Maurienne, vieille ville de pierre grise, ou St Michel. Aussi, tôt après on aborde brusquement la montée du

Télégraphe, qui suffit, quand on ne la connaît pas, à absorber l'esprit du conducteur. Seuls quelques arrêts me permettent de jeter un coup d'œil sur le paysage, ses forêts, ses précipices, ses maisons aussi, semées par petits groupes, très haut.

Redescente sur Vallère, où nous rejoignons Mary. Le Coeur, dans le hameau demi-berbère où elle gîte. Puis aux Vernays. On nous installe provisoirement chez l'habitant, d'une façon qui me rappelle les vacances de mon enfance. Mais la maison est plus massive que celles des plaines ou des collines.

15 août - Grand messe à Vallère, dont c'est aussi la fête communale. Curieuse église, d'un baroque italien inattendu, rutilante. Beaucoup de femmes en costume du pays. Certaines vieilles, au visage tanné, dans leur large jupe et avec la coiffe en auréole, ont un faux air de Tibétaines.

Statues dorées, angelots blancs sur les verites, chapes d'or, image de la Vierge elle aussi toute dorée : c'est presque pour moi la célébration du culte de la Mère dans une terre inconnue. Tout se termine par une procession dans le village et à travers champs.

20 - Après un grand jour de mauvais temps, qui nous glace dans cette vieille demeure, une fine fleur de neige est restée sur les sommets les plus élevés du voisinage. Les nuées s'amincissent, tout en cou-

rent encore très bas sur les pentes, se trouvant vers le 9 haut du ciel, laissent passer un peu de soleil. Les oiseaux se reprennent à balbutier dans le jardin voisin.

23 - Après une journée de ciel très pur, surtout le matin, les nuages, revenus, restent encore hauts, suspendus en fumées.

Nous partons de bonne heure pour le Blam Sachat, accompagnant Mary. L. C. qui, par le col des Rochilles, s'en va à M'évache. Laisant la voiture au bas de la piste, au pied du Galibier, nous montons lentement jusqu'au hameau des Mottets, par un chemin aisé, un peu au dessus d'un torrent dont les bords sont encore très verts. Les pentes herbeuses ont repris, elles aussi, un peu de couleur à la suite des pluies. Au dessus, le Galibier décore le peu à peu ses taches de neige et son nevé central, parmi ses roches grises, que le ciel couvert fait luire comme du métal. Puis Mottets achève de se découvrir un grand cirque (le cirque de la Bonsonnière), au fond duquel la rivière tourne au marécage. Il est fermé de montagnes verdâtres, sur lesquelles commence à descendre un nuage bas. Des deux côtés du col de la Jaré, des roches déchiquetées, en dents ou en piliers, souvent rougeâtres. Une croix est plantée sur l'une des plus élevées. En se retournant, on découvre les aiguilles d'Irwe, enneigées, sur lesquelles se

10
note un moment une lueur de soleil. Un vent froid et humide, sorti du cirque, nous invite à redescendre.

Le paysage de roches et d'herbe (on ne retrouve d'arbres que dans la vallée de la Valonnette) tient de l'Espagne et du Haut Atlas : nudité, solitude. Pas une voie, malgré une ou deux maisons ouvertes au bord du chemin. Mais précisément c'est là une des différences qui situent tout de même ce paysage : on sent les chants des bergers et les petites flûtes berbères ? On aussi les lauriers-roses, qui, dans l'Atlas, montent, il me semble, à cette altitude ? Ce qu'on retrouve ici, au bord du chemin, ce sont ces grandes plantes à fleurs roses qui poussent à Londres dans les "bombed sites". Puis un myosotis, tout seul, sur un talus.

24. Dans les nuages à demi levés s'entrevoit ce matin un Galibrier où la neige descend beaucoup plus bas, surtout du côté du col. Dans les nuées qui vont et viennent, il se joue comme une figure. Nous nous en rapprochons un peu en suivant la vallée. Un massif rocheux qui l'étrangle, se détache, avec quelques mélèzes potés tout en haut, sur les brumes qui descendent par le vallon des Aiguilles d'Arve. Il ne lui manque que le sage en méditation pour sortir d'une peinture d'ang.

79
De l'autre côté le Perron des Encombres, sans neige, joue aussi de ses écharpes nuageuses. C'est la vallée de l'Arve, et c'est de là que viennent tout le jour les longs bancs de nuées blanches qui glissent en dessous des crêtes et, peu à peu, ferment tout horizon.

25. Les brumes basses du matin se sont assez vite levées. Le soir, vers quatre heures, nous montons au Plan Sachat, au chalet du colonel L. Il y a encore des nuages à mi-cimes, écrans mouvants qui détachent mieux les parois éclairées. Bientôt les ombres se condensent dans les vallées, veloutées, bleues d'abord ; elles tourneront au violet sombre quand nous redescendrons, vers le coucher du soleil. Mais quelques pointes resteront longtemps éclairées, sur le Galibrier et la Tetag.

Rien n'égale pourtant le moment où, dans le fond de notre vallée, le Galibrier reste quelques minutes très pâle, un peu argente, se recueillant avant de dormir.

29. Entre hier dans ma cinquantième année. Je venais venir sans regrets la fin de ce demi-siècle si je l'avais mieux rempli. Mais d'une somme quasi infinie de travaux et de peines, qu'ai-je pu tirer jusqu'à présent ? Je sens le terrain man-

12
quer au moment où je commence à être en possession de moi-même. Que faire de valable dans le court avenir qui s'ouvre à moi?

2 septembre - Profitant d'un matin très pur, nous sommes retournés du côté des Rochilles, et nous avons grimpé une grande partie des lacets de la route qui y mène, au dessus des Mottets. Pierres, herbe rase ou rasée (on fait une seconde coupe de foin dans les fonds), soleil, silence. Très peu d'oiseaux, et qui ne chantent pas. Quelques papillons noirs et rouges. Nous traversons un vaste troupeau de moutons, très gris, qui marchent à flanc de pente. Venus de la région d'Isles, ils vont bientôt y retourner.

Nous nous arrêtons un peu avant le col de la Baré, au dessus de la Fourche et des Rochers de la Grande Baré. ~~Après~~ Derrière ces aiguilles, aiguës de lumière comme de forme, le ciel a un autre air de vitrail, à peine soutenable tant il est, et passe au contraire au bleu le plus tendre, au Nord Ouest sur les stiguilles d'Ivoire. La neige a beaucoup fondu sur le Galibien, qui ruisselle de cascades. Au fond du cirque de la Sonsonnière les ruisseaux ont gonflé. Près des Mottets un troupeau d'ânes, qui comprend plusieurs ânon, prend des poses d'animaux

13
sauvages, élégantes et vives.

En redescendant de ces lieux exaltants, nous sommes surpris de retrouver les fonds plongés dans une brée de chaleur, à travers laquelle les montagnes ~~de~~ d'où nous venons paraissent maintenant flotter.

5 septembre - Pure et chaude matinée pour notre dernière journée dans les Alpes. Montés à la Chapelle Saint Pierre. Nous avons longé le bois de mélèzes, peu accessible, par une combe très verte, encore très humide dans les parties ombreuses.

6 - Après une nuit couverte et froide, se découvre au matin un Galibien tout poudre de neige, très bas. Les pointes extrêmes de la Têtaz ^{en} sont aussi très légèrement effleurées. Mais le ciel n'est resté gris que du côté de la Maurienne, où toute la vallée n'est qu'un bloc de nuages. En arrivant au Télégraphe nous pénétrons dans un brouillard si dense que nous nous arrêtons un moment, le regardant parfois tourner à la nuit, parfois blanchir. Enfin il s'annuit un peu et nous commençons à descendre, pour trouver soudain, un peu plus bas, le vrai ciel. Le Bernon des Encombres, lui, reste invisible. Descente assez facile dans les bois mouillés, où parfois se racroche un petit voile de brouillard.

14 A St Michel, ville toute grise sous le ciel bas, nous montons à l'église, d'un XVII^e siècle banal, surchargée de médiocres peintures murales. Rues très grises aussi, où branlent de vieilles demeures, assez sinistres. Au cimetière, qui fait terrasse à flanc de pente. Pas de vieilles tombes. Est-ce même celui où l'on a déposé mon arrière grand-père?

Arrêt à St Jean, où la vallée est un peu plus large et s'anime d'un peu de soleil. Pierres grises là aussi: et la haute tour, et la cathédrale, assez pauvre, malgré les stalles de son chœur. Leur style semble assez sec, mais on les voit mal. Je préfère le petit cloître, d'un dessin très simple, mais de proportions élégantes, pauvre lui aussi, mais dans le sens de l'humilité monacale, vêtu d'herbes.

Nous finissons la journée à St Pierre d'Albigny, chez Mary. Le Coeur. C'est la Savoye riche. Les coteaux et les vallons sont comblés de verdure: vignes, tabacs, prairies. Paysage ouvert sur de vastes lignes de montagnes, à peine visibles. Au dessus du village, le col du Trient est dégagé des nuages, et la haute cime de l'Archevaz finit, vers le soir, par retenir un moment de soleil sur ses pointes de roche claire.

7 sept. Par un temps à demi-mauvaise, nous

gagnons Montmélian par une route qui incline à flanc de coteaux, au milieu des vignes et des prés. Puis, par Chambéry et La Motte Servolex, nous allons à la recherche, un peu difficile, du Noiray et de la maison des Göt. Nous la découvrons enfin derrière ses deux séquoias. Du grenier-bibliothèque le lac apparaît, et les sommets voilés.

Quand, du Bourget, nous arrivons à Aix, le ciel s'est assez éclairci pour laisser les eaux retourner au vent sombre et les calcaires des montagnes redonner de la lumière.

Nous montons ensuite à St Offenge, par la route du Revard d'abord, puis par Créignin et le Mont-cel. De belles vues sur le lac et les replis de terrain qui montent en lignes successives vers le Rhône. Nous nous arrêtons à St Offenge-dessous, où récurrent mes ancêtres à la fin du XVIII^e siècle. L'église, fermée, est neuve ou rajeunie. Le cimetière ne contient pas de tombes anciennes. Près de l'église, quelques vieilles maisons, dont une, à deux tours, bourgeoisement rustiques. Plus bas, tout est récent. Le village est entouré de prés où poussent des saules. L'eau doit être proche du sol. Tout est frais et vert. Le paysage n'a quelque caractère que si l'on se retourne vers le Revard. Aucune présence n'émane des lieux.

La même voie nous ramène à Chambéry, par

16
Un temps clair et froid. Juste le temps de monter avant la fin du jour à la vieille église du Séman, déjà sombre. Il m'avait échappé que Mme de Warens est enterrée à son pied, sans quoi j'aurais recherché sa tombe.

8 sept. - Travaillé le matin aux Archives de Savoie, pour étudier les registres de St Offenge dessous (XVII^e et XVIII^e siècle, puis le début du XIX^e). Le peu que j'y apprendis paraît confirmer que ma famille y est venue en étrangère, comme la disait notre tradition. Mais d'où? Rien ne s'y est montré qui m'éclaire.

Monté, l'après midi, aux Charmettes, sous de petites averses. Je suis venu là déjà, il y a trente ans, encore adolescent, et à la recherche d'une nouvelle Mme de Warens, que je n'ai pas rencontrée - je ne sais si ce fut pour moi-même. La maison m'a paru plus pourrieuse qu'alors, peut-être parce qu'elle manquait de soleil. Mais il n'y avait personne et l'on pouvait se croire en visite chez les ombres. Elles y sont toujours, dans l'embrasure des fenêtres, et l'on ne serait pas surpris de les trouver à côté de soi lorsque l'on s'arrête pour embrasser un vaste paysage mouillé. Le bivolet est coiffé d'un orage; à l'opposé le soleil se met à briller.

12
Le jardin éclate de verdure; d'ailleurs, tout ce repli de terrain ruisselle de feuillages: fraisiers, violettes, sur les talus; arbres qui recouvrent le chemin. L'antique glycine - qui les a vus, assure-t-on - tend ses muscles contre le mur.

Ce fut une pauvre aventure peut-être. Pourtant la voici haussée à la légende. Elle vit pour qui connaît la puissance d'admiration et de passion que contient un cœur jeune. Vertu d'un regard posé sur un autre et du chant qui en naît.

9 - Comme nous arrivions par la route de Grenoble sur la vallée de l'Isère, le fond de montagnes s'est laissé deviner sous les nuages, domine de très haut par un Mont Blanc voilé, très bleu. Puis nous nous sommes engagés entre la chaîne de Belledonne enneigée et un capuchon de nuées, dense, sans déchirure, qui descendait très bas sur la Chartreuse.

Ensuite le soleil a pris le dessus et la pureté du ciel n'a fait que croître, à partir de Valence surtout. Petit arrêt à Orange, au théâtre. Ainsi ramenée à sa masse nue, l'architecture romaine est pesanteur plus que beauté, mais elle garde la puissance d'un visage mâle qui fut beau dans son jeune âge.

16 - Boulevard Arago, chez Luc. Patroune' Paris depuis trois jours déjà, avec ses brumes, son soleil

dilue, ses perspectives où la lumière coule comme une eau, la palpitation de son corps. C'est l'automne déjà et il me semble rentrer dans les hivers de mon enfance — qui fut plus hivernale que mon âge mûr.

29 sept. - Premier soir de clinique, avant l'opération. Pas de trouble profond: mon être se laisse mener où l'on veut. Mais gravité devant l'épreuve, où l'on ne sait ~~comment~~ ce que fait l'être profond, et qui préfigure, malgré tout, la grande épreuve. Et peine des séparations, même provisoires, surtout quand on a si peu d'occasions, ou si souvent troubles, de réellement vivre ensemble.

73 Octobre - Premier jour, depuis l'opération, où je commence à sentir l'envie d'écrire. Tant, au fond, j'ai été rennué jusque dans les œuvres vives.

J'ai connu un grand calme dans les premiers jours, en particulier au moment de l'opération elle-même. Je suis rarement parti avec autant d'indifférence, même pour des actions très simples. Je voulais ^{surveiller} ~~noter~~ le plus longtemps possible les mouvements de ma conscience. Mais en deux minutes, trois au plus, je me suis endormi dans une impression de bien-être: juste le temps d'en-trevoir deux ou trois points lumineux sur un

fond bleu-de-nuit très doux.

79
15 octobre - Suite de ce récit. - Au réveil, ma première sensation a été, je crois, de m'entendre gémir (sachant très bien, déjà, que c'était moi qui gémissais); puis j'ai ressenti un trou brûlant dans le corps. Presque aussitôt (à mon évaluation du temps) j'ai reconnu la voix d'Od. et commence à voir, en pointille, les silhouettes, à distinguer surtout la lumière. J'ai fait signe à Od., de façon tout à fait volontaire. J'étais déjà disposé intérieurement à parler, mais je ne crois pas que j'aie pu le faire tout de suite. J'ai vu que l'on prenait ma tension, et j'ai parfaitement compris. Par dessus tout j'avais envie de silence et de sommeil. Mais il y a des lacunes dans mon souvenir. Je sais que j'ai pu parler un peu à Od. avant son départ.

Une piqûre m'a donné un peu de sommeil que je souhaitais — une simple surface de sommeil, encore houleuse. D'ailleurs le temps avait tourné à la tempête et le vent tourmentait les fenêtres et les portes. Une religieuse me gardait. Eût survécu une autre qui a parlé avec elle. J'ai eu peine à en croire mes oreilles: elles parlaient espagnol. Il me semble que je leur ai répondu une fois dans cette langue; ou bien ai-je seulement voulu le faire. J'ai été souvent réveillé. Ma garde elle aussi;

En vain, elle a baissé le grand volet; le vent était le plus fort. C'est dans ces éveils du milieu de la nuit que j'ai mieux senti que j'avais le bras droit attaché et qu'une ampoule de sérum s'y égarait dans mon sang. Le temps, de surcroît m'éveillait un rhumatisme dans l'épaule. Autre piqûre à quatre heures, qui m'a redonné une sorte de sommeil tout bruisant d'images (souvent semblables à des étoffes chatoyantes qui se dérouleraient).

Dans la journée toute l'attention était déjà revenue, et le second soir j'ai dormi de mon propre sommeil, encore superficiel.

Je sens tout ce que j'ai dû, dans ces journées, à tant d'années consacrées à m'entraîner au calme, à l'immobilité, au silence - et, peu à peu, à l'abandon aux puissances supérieures.

Je noterai encore, parmi les événements de cette "captivité": la joie de boire ma première tisane, le troisième jour; les premiers pas, vers le huitième jour, et le regard par la fenêtre sur quelques mètres de rue dessinés.

18 oct. Revenu hier au boulevard Arago, à la fin de la matinée. Belle journée d'automne parisien: soleil et brume légère. Grâce aux feuillages, déjà

très ravagés mais encore roux, l'esplanade des Invalides flottait dans la lumière et la grandeur. Itinéraire familier: la Chambre, le boulevard St Germain, le boulevard Raspail, mon vieux Lion de Belfort. J'ai marché à travers le jardin plus facilement que je ne pensais, et retrouvé avec joie cette maison comme.

Le matin, au début du jour, j'ai entendu chanter les oiseaux. Il m'a semblé que je reprenais racine.

29 oct. - Après quelques jours un peu difficiles, j'ai fait hier et aujourd'hui mes premières sorties sur le boulevard Arago. Un peu de soleil, un temps très doux. Mais les feuilles ont presque disparu ^{branches} des ~~arbres~~; elles font sur le sol de grands tas qui craquent. Les maisons, dévoilées, s'en trouvent plus moines. Le spectacle de la vie dans la rue - assez réduit - ne me surprend ni ne me touche. Je suis plus sensible à la bordure de lierre qui festonne la fenêtre, et, plus loin, par dessus plusieurs murs, à ce haut de peuplier tremble, encore un peu vert, déjà très jaune.

7 Novembre - Je rentre de plus en plus dans mon être normal, gêne surtout par le climat parisien qui m'empêche de rester au dehors autant que je voudrais, ou même de me mouvoir dans une maison en partie glacée. Le départ approche et

22
je recommence à croire que nous allons retrouver
un vrai soleil et un vrai foyer. Heureusement, j'ai
su vivre jusqu'ici sans trop y penser.

9 nov. - Profitant d'un soleil très pâle et d'un
air calme, s'il restait froid, j'ai pu aller aujourd'
hui avec Mollie jusqu'au "Lion de Belfort" et,
le long de l'avenue dépouillée, jeter un coup d'œil
jusqu'au clocher de Saint Pierre de Montrouge,
déjà embrumé. J'aime revenir avec ma fille sur
les traces de mon enfance, comme s'il était pos-
sible de naver l'une à l'autre à travers les temps
deux enfances si dissemblables et de créer entre
elles une continuité. Mais l'identité du lieu ne
peut suffire à confondre les êtres, tous uniques,
qui les ont hantés.

12 nov. Enfin ce départ, qui nous a si longtemps
semblé impossible. L'île de France matinale est
pleine d'une brume basse sous laquelle se laisse
deviner le soleil. Les forêts portent encore, de ci,
de là, quelques feuilles d'or vif, le plus souvent
celles des bouleaux. De grandes troupes de cor-
beaux courent sur les labours et les prés. Dans
le Morvan les nuages collent aux crêtes; il pleut
un peu. Mais le ciel s'allège à mesure que l'on
descend la tronée de la Saône, qui de borde déjà

23
dans les prés, à sa façon languissante. Il fait pres-
que beau à Lyon, où le Rhône mêle un vent léger
à une ruée plus limoneuse, où les platanes por-
tent encore des feuilles. De Vienne à Arignen, où
le jour finira, c'est la lumière, le ciel presque pur
entre les couloirs de nuées accumulées sur les
montagnes. Oliviers, cyprès, roches claires, c'est un
flux de vie retrouvée. Il fait froid à Marseille,
dans la nuit; mais qu'importe, la mer est là qui
nous portera jusqu'à l'Afrique.

15 nov. - De nouveau en mer, pour la troisième
fois de cette année, par un temps un peu froid,
mais ensoleillé et calme. Les côtes voisines de
Marseille sont plus légères et en même temps
ressortent avec plus de relief que sous la lumière
d'été. Bientôt la France est laissée en arrière, et,
semble-t-il, avec elle, les souffrances ou les fatigues
de ces derniers mois.

16 - 11h 10 Mer un peu rude quand on aborde
la côte d'Espagne, sous un ciel assez bas, avec
de la pluie sur les lointains. Falaises très grises,
végétation presque noire. Un haut phare blanc, au
sommet d'une falaise percée de grottes; un reste
de tour de garde.

La terre qui avait reculé et souvent disparu

se montre à nouveau vers le milieu de l'après-midi, en silhouette très nette sur fond lumineux, malgré les éirans successifs de nuages.

Deux phares, l'un bas et blême, sur un îlot plat et bistré; l'autre haut et noir sur une pointe rocheuse. Derrière lui se découvre un grand port de radio, qui marque, je crois, le cap Salos. Le soleil le prend dans un rayon, ainsi que la petite ville qui suit, et aussitôt un liseré d'un vent lumineux, tendre comme de l'herbe, borde les rochers. Le ciel change, comme si ce tourment de terre en était un aussi pour un continent céleste. La mer, avec lui, s'apaise.

17 Nov. Dans le petit jour rabattu par les nuages, nous voilà sous le Rock, réveillés par le rythme de la mer, qui s'est soudain froissée. Un feu clignote sur l'épaule du rocher; un autre, plus bas, ne s'éteint que rarement. Ceux d'Algerines, très bas, sont à peine visibles. Trois navires, dans le demi-jour, s'enfoncent vers Gibraltar.

Puis la lumière grandit, grise sur un ensemble gris où les montagnes de Cerifa sont les plus proches du noir, les flots les plus lumineux, proches déjà du vent. Les nuages bas ont disparu sans que l'on sache comment.

Durant la longue escale de Tanger, matinée de pluie, parfois violente, qui renforce le caractère nordique de la mer. Des mouettes, en bandes, restent posées sur les eaux près du navire: les unes ~~blanches~~ blanches, les autres plus grosses et grises. Dans l'après-midi le ciel s'est levé. Survint un bref coucher de soleil, en gloire derrière un nuage, avec des reflets rougeâtres à l'est. Puis la ville s'est illuminée, du vent au rouge, y compris les minarets, redevenue spirituelle par le miracle de la nuit.

18 Nov. Le miracle est accompli. Nous voilà rentrés dans cette maison si longtemps laissée, dans une chaleur de printemps, malgré de faibles averses; à la fois dans un monde de chair et dans un ~~corps~~ corps d'habitudes spirituelles hors desquelles je ne trouve plus de satisfaction intime. Tout nous attend, nettoyé et rangé d'une main méticuleuse, comme si nous n'étions jamais partis.

À l'aube s'est dessiné, très bas sur l'eau, la silhouette encore lumineuse de Las ablanca. Puis ce fut le paysage hideux des hangars et des grues, la ~~longue~~ longue attente, la route jusqu'à Prabat - mais tout facilité par des mains dévouées.

15 Mars - Le retour à la vie normale et au travail, beaucoup plus facile que je n'avais pensé à l'arrivée, m'a beaucoup absorbé ces derniers mois. J'ai accompli beaucoup plus de travail que je n'espérais - et beaucoup moins que je ne souhaitais.

Beaucoup d'entreprises qui me paraissaient bien incertaines sont aujourd'hui réglées : publication de mes thèses, première apparition de mes nouvelles dans des revues ; le cercle limité de mes possibilités d'action s'élargit autour de moi. Je sens que ce succès me crée des devoirs nouveaux ; j'aurais tant à dire, que personne peut-être ne peut dire ou ne se soucie de dire dans le monde présent. Ce n'est pas sans me troubler, car je sais les limites de mes forces, et plus encore celles de mon temps dont je dispose. Je ne puis que me tourner, par la méditation et la prière, vers plus fort que moi.

Et reprendre vie dans le chant des merles qui a commencé depuis quelque dix jours. A la sève du monde qui circule en tout être, l'homme doit savoir s'ouvrir, du corps et de l'âme.

1^{er} avril - Cette nuit, dans un moment où je ne dormais pas et ~~meditation~~ sentais mon esprit

en méditation s'enfler et onduler sur le courant qui traverse les mondes, j'ai perçu un son très menu, comme une vibration de cristal, extrêmement harmonieux. Il n'avait pas la consistance d'un son réel, ni sa localisation, et d'ailleurs il n'y avait rien dans la chambre qui pût le rendre.

7 avril - Temps pascal. Mais c'est Pâques, si l'on comprend, chaque jour des siècles. Car nous n'avons jamais fini de mourir à nous ni de renaître, si nous avons le bonheur de renaître.

4 Mai - Le matin, au cours de songes pénibles, de demi cauchemars, de type d'ailleurs assez banal et sans couleur, est intervenu un instant merveilleux. D'abord une figure d'ecclésiastique, vêtu d'un rouge à la fois vif et plutôt sombre : calotte, camail, robe à ceinture, homme âgé, de visage plutôt émacié et dur, avec un flet de cheveux blancs, soulevés de chaque côté de sa tête. Il est passé devant mon regard, comme s'il marchait pour montrer le chemin. Puis une pièce plutôt longue et étroite, où la lumière me venait d'en face, par trois fenêtres assez hautes, sans rideaux, sur lesquelles se détachaient, en rangs entre des bancs, quelques jeunes garçons, certains assez petits, d'autres adolescents ou presque, que je voyais de profils, et qui chantaient avec gravité. Seuls

les brutes et les têtes étaient lumineuses, et le haut des dorsiers de leurs bannières. Coiffures, vêtements, couleurs, ~~et~~ tout était du style du "quattrocento", avec moins d'éclat que dans les peintures; plutôt un demi-jour à la Vinci. C'était une sorte de chapelle et ils chantaient un office; mais je ne crois pas avoir entendu leur chant. Ce fut très fugace, mais si beau que je fis effort pour retenir la vision. Tentant qu'elle échappait, je voulus me réveiller, pour ne pas retourner à des rêves inférieurs. Je n'y parvins que par ^{ingénuement} un ~~effort~~ pénible, où je me sentis parcourir un espace intérieur et traverser des seuils successifs (trois peut-être).

Ne se rattache à rien de ce que j'ai pu voir ou de ce qui m'a occupé l'esprit depuis bien des mois.

24 mai - Pentecôte - "Emitte spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terrae." Il faut, sans tarder, une de ces ruptures dans la marche de l'esprit humain que l'on appelle une descente de l'Esprit. L'homme ne peut plus attendre. Il se fane. Bientôt tout sera sec et se délitera entre les doigts, en lui et autour de lui. Et l'Esprit ne peut passer que par les hommes, par l'un de ces hommes justement.

L'appeler par la prière et se préparer à sa venue.

29
17 juillet. Veille de départ. Vie si pressée, malgré les vacances, que je ne réussis pas à retenir un moment qui vaille la peine d'être noté. Le meilleur exercice, à la fin de la journée, est de vider l'esprit de toute pensée. Beaucoup de travail encore, mais trop souvent sur des objets secondaires. Je souhaiterais pouvoir aborder quelque chose de plus définitif, et je ne crois pas que les deux mois qui vont venir puissent s'y prêter beaucoup. Encore un pas ou deux dans la conquête des "débouchés" littéraires. Ils viennent tard, mais j'en aurais autrefois été rendu vain; or j'ai autre chose à faire qu'une "carrière." Encore faudrait-il que le temps nécessaire me soit donné pour cet autre labeur.

19. De nouveau en mer. Le premier contact est un peu rude: le monstre gonfle le dos ~~et~~, d'une respiration profonde.

D'Atréa au Spartel, terre retrouvée sur le déclin de l'après-midi: le Spartel, vu de l'Océan, au moment de prendre la passe, dessine un moment une sorte de trapèze, pointu aux angles supérieurs, qui fait assez ἀκρωτήριο. Vent debout très violent, qui siffle autour du navire. Courte escale à Tanger, d'où l'on ressort pour entrer dans la nuit venteuse.

20. Mer encore agitée, jusqu'au L. Palos; recon-
nu de loin les abords de Carthagine. Après-
coup complet en vue du L. S. Antonio. Eau très bleue;
montagnes en échelons, très légères, parfois d'un
irréel chinois.

— Nécessité de reprendre les données de la psycha-
nalyse et des psychologies comparables, sur les trou-
matismes de la naissance, du sevrage, de la toute
petite enfance, dans le sens suivant:

arrachement de l'âme à l'Atman universel;
séparation d'avec la mère (non pas seulement
la mère, quelle que soit son importance);
déformation pour l'étriquer aux dimensions de
la personnalité (sorte de traitement "chinois"
imposé à notre être - comme la déformation
des pieds).

Tenir compte aussi de l'hostilité ou de l'ac-
cueil favorable du milieu invisible (de tout ce que
rayonnant sans le savoir les parents, les familiers,
les lieux). Et sans doute aussi d'expériences assim-
ilées en d'autres existences, qui rendent l'adapta-
tion plus ou moins facile.

21. De Marseille à Arignon, en plein milieu du
jour, par une chaleur puissante, mais qui conforte
au lieu d'accabler. Cette terre exerce une vertu qui
saisit.

22. Vers Nîmes. Ascension par des garrigues et
des oliveraies, qui évoquent parfois les plateaux que
nous avons traversés l'an dernier aux approches de
Salamanque, en venant de Merida. Nous arrivons de
bonne heure au Pont du Gard, avant les foules. La
grandeur est certaine, mais frappe moins que l'exac-
titude des proportions et le naturel du paysage.
Deux merles se répondent dans les bois.

A Nîmes, aux Arènes. La galerie la plus haute
forme un cloître, encore un peu solitaire, où l'on peut
se détacher du temps. Mais, dans l'arène, bancs et
chaises de fer détruisent toute impression. La
Maison Carrée est assez heureuse, mais se perd dans
un décor sans grâce. Il faudrait vider son intérieur
du feuillage qui l'encombre et ne l'orner que d'un
autel. Le Temple de Diane est trop mutilé pour créer
une illusion romaine; du moins il est heureusement
retiré dans son angle de parc. Les marques de com-
pagnons tailleurs de pierre du XVIII^e siècle y met-
tent un ornement singulier.

A Montpellier au début de l'après-midi, dans une
plaine plus chaude, mais qu'un vent froid possède à
la nuit. Soirée cordiale chez le recteur, P. Guillon.

23. Musée Fabre: surtout le XIX^e, David, Dela-
croix, Courbet (son Baudelaire, si présent), Bazille.

32 Par Orléans et Charbonne, nous gagnons Carcassonne, sous un ciel gris qui s'harmonise avec les murailles et les ardoises des toits. Une route onduleuse, où soudain l'horizon s'ouvre sur les Pyrénées, conduit à Pamiers, par des campagnes très vertes, baignées d'air frais. Cette ville est un dédale de rues étroites et sans art. La petite place de la cathédrale, déserte à la venue du soir, a pourtant un air d'abandon qui touche, surtout quand une femme âgée, seule visible, entre dans une vieille maison aux volets clos.

24. Ciel de lumière et de brise. Une petite route de campagne permet de retrouver la grande. Descente sur Capvern, qui terrifie un peu à force de banalité et de resserrement. Heureusement le Laca nous donne aile, au dessus de congues de verdure. En face, les Pyrénées, de l'horizon, déjà connus, jusqu'au delà du Pic de Midi de Bigorre, cimes à peine vaporeuses, même au plein de midi. Un grand repos de l'air et de la terre.

26. Ciel de pluie tendu devant l'horizon. Nous visitons le château de Mauvezin, ~~par~~ sur la colline qui forme le premier ressaut de notre paysage. Au surplomb de plusieurs vallées, c'est une belle position, dont le choix marque sans doute du coup d'œil militaire, mais peut-être aussi le sens

33 de la contemplation - celle qui s'adresse à la nature et au ciel. Il faudrait en faire un ermitage. Les Cisterciens, qui avaient aussi des soucis pratiques, se sont établis très au dessous, dans un fond humide et boisé.

29. Après une journée toute de lumière, les nuages ont reformé leur toit. Descente à l'ancienne abbaye d'Escaladieu; trop beau nom, aujourd'hui, pour cette coque vide, plus qu'à demi romque, où un reste de beauté se lit pourtant sur la figure des arcs, à l'entrée de la petite salle capitulaire. Il faudrait la parfaite solitude pour faire revivre les méditations et les travaux alternés. A travers bois et champs, en lacets presque ininterrompus, on parvient à Bagnères de Bigorre, qui semble présenter peu d'intérêt, hormis une église du XV^e s. (pour sa façade nue) et quelques vieilles maisons.

31. Lu dans "Lord Jim": « Are not our lives too short for that full utterance which through all our stammerings is of course our only and abiding intention? I have given up expecting those last words, whose ring, if they could only be pronounced, would shake both heaven and earth. »

L'après-midi, ~~par~~ par le rebond du plateau

24
de Lannemezan, où le ciel, très épanoui, permet de longs aperçus vers les montagnes, puis par la vallée de la Garonne, nous gagnons St Bertrand de Comminges. L'église domine à la fois la plaine et la colline elle-même sur laquelle elle s'implante, comme sur une seconde falaise, plus abrupte, plus sévère aussi - car tout ce lieu est inondé de verdure. C'est mesuré, ouvert sur la vallée, presque au retrait comme à la plénitude (ou à la mélancolie, pour une âme irréconciliée - je songe à Hérode Antipas, s'il est vrai qu'il vint ici en exil). L'église est à la fois démodée et embellie d'une clôture de choeur que ne rachète point l'originalité de ses stalles. Il lui manque une vie, à la fois éclatante et sobre, qui la réintroduise dans la grandeur. Deux petits musées évoquent une forte cité romaine, qui témoigne, avec tant d'autres, combien le Populus Romanus ont donné un style à la vie de ses peuples.

Barbazan : fond de vallée, herbages pour "curistes" et ruminants.

2 août - Vent tiède, océanique, porteur de nuées basses qui fondent en rasant la colline. Nous marchons à pied jusqu'aux abords de Mauvezin, entre de courtes averses, admirant la profondeur

55
de la verdure : selon les pentes, hêtres, chênes (souvent assez anciens), châtaigniers ; dans les haies, toutes sortes de fleurettes, du gros lisier blanc à de minuscules corolles rouges, soutenues d'une étoile à cinq branches dont la perfection dépasse la géométrie ; des prés dans les fonds ; sur les sommets, du maïs mêlé de haricots et des céréales. Partout une puissance silencieuse mais qui gronde au regard, sans que l'ombre puisse l'atténuer, et qui huit sous la pluie comme un pelage animal.

4 août - Nous sommes allés à Tarbes, l'après-midi. Route verdoyante, qui sinue sans périls dans une campagne modérée. Ville de faible caractère. Cathédrale restreinte, où le XVIII^e s. a conçu pour la nef une décoration élégante et sobre (mais il faut tourner le dos au maître autel) ; notre temps a souillé les voûtes de tristes peintures. Chaleur pesante sur ce lieu pesant.

13 août - Au cours des petites promenades de ces jours un peu alentis par les nécessités et les fatigues de la cure, nous avons découvert, sur une croupe, une maison abandonnée, mais encore solide, qu'un groupe d'ormes, dont l'un est plus que centenaire, entoure d'une ombre et d'un ~~silence~~ secret qui lui créent une figure. Son silence est

celui d'une personne humaine, non point l'absence de bruit d'une chose morte. Du côté du grand orme, la vue s'ouvre sur les Pyrénées et sur des prairies qui descendent fortament jusqu'au Binnide. De l'autre, on trouve tout de suite des bois, un peu denses et chauds. C'est en avançant sur un de leurs sentiers que nous sommes arrivés à un grand chêne, où montent des échelles ou des barreaux cloués au tronc, jusqu'à une plate-forme élevée. Non point la cabane d'un Robinson Suisse, mais, selon l'usage du pays, une palombière.

18 août. Nous sommes arrivés hier à Strons, après un court voyage par Bagnères, Lourdes, Argelès. C'est une vallée très ouverte, toute de verdure; les prés montent presque aux cimes des plus proches montagnes. Dans un fond de vallée, les pointes rocheuses qui avoisinent le Balaitous. Le pic du Midi d'Strons, que l'on touche de la main, n'est, presque, que pentes herbeuses, sauf les dents finales. Autour d'elles les nuées font un carrousel sans arrêt, d'où est sorti, au milieu de la nuit, un ^{orage} ~~orage~~ léonin, gonflé de tous les échos.

Le matin, sur les premiers lacets de la route d'Arubique, les prés n'étaient que gouttelettes et soleil. Puis les nuages se sont refermés vers midi.

19. Une petite pluie nocturne a libéré le ciel.

Par des prairies aux herbes déjà hautes, toutes ruisselantes, nous nous sommes élevés sur les pentes, à l'est du village, jusqu'à une grange solitaire coiffée d'un bouquet d'arbres, d'où l'on embrassait la vallée. Un sentier très humide, bordé de rochers moussus, de force par les bestiaux, nous a conduits à travers bois jusqu'à un chemin rocailleux qui redescend et qui mène à un vieux pont en accent circulaire, sur le gave, en amont du village.

23. Ciel d'une netteté merveilleuse, presque cruelle sur les fonds rocheux, mais qui comble de ses dons toute la vallée. C'est bien le temps pour brie Ramdas, ce cher Ramdas, et reconnaître sur toute la terre le sourire de Ram.

24. Par un chemin très pierreux, à flanc de montagne, coupe souvent de sources, qui parfois débordent, nous arrivons à une ferme haut perchée, qui s'avance en balcon au dessus de la vallée. Un jeune enfant sur une galerie ouverte tantôt se cache, tantôt se risque pour nous voir.

27. Deux jours de petites pluies et de nuages qui traînent presque sur les toits. Puis des signes d'éclaircie. Nous recevons encore une ondée en

38
montant sur la route du col de Surlas, auprès
d'une belle ferme solidement plantée dans un
vallon harmonieux, prairies et grands arbres.
De l'autre côté de la route, plusieurs dizaines de
ruches sont établies en plein pré, à la mode du
pays. Beau lieu pour un asile de sagesse.

Nous descendons à Lourdes dans l'après-
midi. Je n'aurais jamais fait que côtoyer, de la voie
fermée, ce lieu de prodige. Récemment encore, je
n'aurais pas tenu à le visiter. C'est l'Inde (et aus-
si la Grèce) qui m'a rendu le sens de la Mère divine.
C'est bien ici un de ses sanctuaires, ouvert dans
la Terre elle-même, mais non point caché.

Malgré la foule (il y avait un grand pèlerinage
belge, venu de Louvain avec son évêque, et aussi
un pèlerinage breton), il n'est pas si difficile que
je pensais de voir la grotte telle qu'elle fut autre-
fois: le pré jusqu'au Gar, comme encore sur l'autre
rive, plein d'air et de lumière - surtout maintenant
que le soleil, d'abord voilé, commence à re-
venir.

Ce fut là un coup de vent brusque autour de la
bergère (comme le souffle qui passa devant
"Elle) et elle vit. Malgré la pauvre statue et les

39
béquilles pendues, il semble qu'il ne serait pas
impossible d'entrevoir, sinon de voir, pour peu
que l'on pût méditer longtemps en silence.

La foule n'est pas offensante, encore qu'elle
ne rayonne pas l'inspiration. Elle est appliquée, elle
suit ponctuellement les indications qu'on ~~lui~~ lui
donne, elle répète les prières. Tout est organisé avec
soin et les rouages tournent bien. Quelques person-
nes prient à genoux, les bras étendus.

Devant l'entrée des procènes, où les "Ave Maria"
et les "Gloria" se succèdent, c'est la file paignante
des malades, que l'on porte ou que l'on roule, vieux
ou petits, souvent très tristement marqués des
plus pauvres hérédités, presque des monstres. On
pense aux attentes déçues, aux milliers qui s'en
retournent sans même avoir ressenti un soulage-
ment d'un jour, ni peut-être une consolation inté-
rieure. Certains sont-ils conscients de ce qu'ils vien-
nent faire ici? Mais ceux qui ont espéré?

Une procession du Saint Sacrement s'organise
par la suite: deux évêques, deux prélats, des foules
d'hommes, presque tous en noir, sauf les mineurs
en bleu de travail, avec leur petit chapeau et par-
fois leur lampe (et je songe que je n'en avais pas

40
revenus de tels depuis le transfert des cendres de
Jaurès au Panthéon!), beaucoup de prêtres, des reli-
gieuses - tous bien sérieux, bien "appliqués", c'est le
mot qui revient à la pensée. On songe à l'enthousiasme de l'Orient, aux trances qu'y connaissent
les gens les plus simples. Don que j'attache aux
saisissements extérieurs une importance capitale.
Mais, d'une grande concentration intérieure, ne
doit-il pas se répandre quelque marque sur le
visage? Mais qui, parmi ces foules et sans doute
parmi leur clergé, a cultivé la concentration?

Malgré tout, les chants d'église, le latin,
les répétitions, le mouvement patissant de la proces-
sion, font naître une sorte de grandeur, qu'une pa-
role vivante pourrait peut-être soulever jusqu'à
la vraie grandeur. L'esprit ne se dégage pas de
la masse humaine; du moins n'a-t-il pas déserté
ces espaces libres, ouverts aux présences, et d'où
l'implantation des églises superposées a écarté la
pression des maisons. Elles contiennent bien des
traces de mauvais goût, ces demeures de Dieu. La
plus basse, dans son byzantin de forme par des
sauvages, n'est pourtant pas sans quelque force
brutale. La crypte de l'église du haut tire son

41
myotérie de son grand couloir sombre. C'est le haut,
trop clair, trop maigre, qui affiche le plus sa band-
erole. Qu'il eût fait le XII^e siècle! Pourtant, après avoir
relu Huguemans (un peu avant notre départ), je
m'attendais à plus de hideur.

Quoi qu'on fasse, il reste le lieu, le vent, l'air
toujours campagnard qui souffle sur la berge. Il
reste que ce fut là, cette aventure de l'enfant élue,
qui vit et entendit en proportion de ce qu'elle était,
comme il est naturel, mais sur les pas de laquelle
le monde entier s'est pressé, comme elle l'avait
annoncé. Il reste cette source, qu'elle trouva. Toute
cette réalité que l'on croirait fictive, si un temps incré-
dule n'avait été obligé de l'admettre. Il y eut un
signe en cette grotte. A chacun de le comprendre
selon son esprit et d'y répondre selon ses forces.

On peut ensuite s'amuser des boutiques aux
vieilles vocables, de leur pacotille, de la "Vierge lumi-
neuse et lavable" et de "la petite Bernadette qui
chanta l'Ave Maria", ou de la statuette de la Vierge
qui sent en même temps de flacon. Que ces marchands
prospèrent, c'est la triste mesure des foules qui
s'y laissent prendre. Mais rien ne peut faire oublier
cette enfant toute simple, quand une fois on s'est

mis à imaginer ce qu'elle a vécu. Et rien non plus la simplicité absolue de la Présence.

28 août. Ainsi, par une coïncidence que je n'ai pas cherchée, s'est clos pour moi, sous la marque de la Vierge et de la Mère, un demi-siècle de présence dans ce monde, commencée sous le signe zodiacal de la Vierge. Un demi-siècle: beaucoup plus que je n'aurais pensé et souhaité il y a vingt-cinq ans. Et quelles directions imprévues, non pas tant dans l'extérieur de ma vie (la carrière de professeur et d'écrivain m'a été montrée dès l'enfance), mais dans l'aventure intérieure! Je ne cesse de m'étonner, quand je reviens sur elle, et de louer. Car "j'ai lieu de louer" la puissance profonde qui m'a conduit malgré moi - qu'on l'appelle ma nature invisible ou la main divine, c'est tout un. Que d'occasions de sombrer ont été ainsi traversées, sans que je sache où j'allais arriver! Les haines, les ambitions et les désirs frénétiques de l'adolescence; les expériences si risquées de la jeunesse, où j'aurais pu m'enliser à jamais dans les satisfactions de la chair - et qui m'ont appris au contraire, je m'en aperçois depuis quelques années, combien elles passent

43
sans marquer sur l'être intérieur pour peu qu'il les réduise à leur exacte valeur.

Aujourd'hui je renoue avec l'être que je fus dans l'enfance, avant les déformations qui me furent imposées. Sans doute la vie en société les rend-elles en partie inévitables. J'imagine pourtant qu'elles auraient pu être moindres, si j'avais été guidé vers une vie religieuse indépendante des traditions où j'étais engagé - fort mal. Je me rends compte que j'étais contemplatif de nature, très proche d'une vision intérieure du monde sensible, ouvert au vrai surnaturel. Il m'a manqué un guru, ~~après~~ vers la dixième année. J'ai été rebuté, froissé même, par un catholicisme dont on n'a pas su me montrer les profondeurs, que je comprends beaucoup mieux aujourd'hui. Mais sans doute fallait-il tout perdre, et jus qu'à ce moi dont, jeune, j'étais si silencieusement vain, pour trouver le trésor caché que je possédais. Jamais je ne louerai assez.

29. Remonté la vallée d'Atote, jus qu'en me du barrage, dans un élargissement très lumineux, où le gave coule à fleur de sol. Au fond se révèle le petit glacier du Balaitous, grisâtre, peu sai-

44
sissant. Les vallées aisées, ces sommets peu dominants font un ensemble humain, mais qui doit plutôt après les Alpes.

2 septembre. - Quelques journées très chaudes, un peu paralysantes. Ce matin nous sommes arrivés, par un chemin très raide qui traverse un beau bois de hêtres, à un hameau de trois maisons, très solides, juché sur l'une des buttes qui verrouillent la vallée d'Arto. Tout est verdure, air léger, plénitude du ciel; il s'en dégage une impression de félicité que ne partagent sans doute pas les habitants.

L'après-midi nous allons à Cautelet. Nous nous arrêtons d'abord à Saint Savin, où, d'Arto, conduit une route ombragée, dominée parfois par des châtaigniers architecturaux. L'église n'a plus au dehors qu'un portail roman très effacé. Mais son intérieur, très nu, décrépit (au sens propre), étiqueté comme un musée, a de la grandeur rustique. La petite salle capitulaire, seul reste de l'abbaye, porte, aux doubles colonnettes de ses fenêtres, des ornements à l'orientale, curieusement éparpillés, sans aucun sens décoratif. Les courtes colonnes du centre, noires, à chapiteaux gallo-romains ré-

45
employés, ont un faux air de la mosquée de Cordoue. Vieilles maisons sur la place.

Sacré dans des gorges rocheuses où la route est entaillée, au dessus d'un gars très précipité, et c'est Cautelet, enfermé entre des sommets abrupts, noirs de forêts, et qui repoussent le ciel très loin, au dessus, dans l'inaccessible. Pres sans grâce, hôtels vieillots, promenade centrale restreinte: la ville a l'air tombée sous une demi-malediction. Rien ne reste de Marguerite de Navarre, dont nous sommes venus ici chercher l'ombre. Ce n'est plus un lieu pour une reine.

4 septembre - Au frais du matin nous sommes montés sur la première pente du pic, plus haut qu'une ferme que nous avons déjà atteinte. Nous sommes arrivés presque jusqu'en haut de cet étage, par un sentier pierreux, encadré de très près par des haies ou des arbres. On trouve là-haut des herbes très fines, semées de bosquets, qui donnent l'impression d'un parc; une source murmurante; une maison habitée, mais où, pour l'heure, on ne voyait que deux chats. En redescendant, nous avons rencontré la fermière qui revenait derrière son âne chargé de provisions; elle tricotait en marchant. Elle se plaint que l'on abandonne ces lieux; ils

46
ne sont plus que trois feux sur ce côté de la montagne. Bien sûr ; ce sont lieux pour ascètes, non pour "producteurs".

5 sept. - Nous avons remonté plus haut la vallée d'Arto, assez près du barrage. Air subtil et frais. Prés semés de petites chardons bleus et de blocs rocheux, parmi lesquels paissent des troupeaux de vaches assez nombreux, de jeunes bêtes aux cornes souvent harmonieuses, qui s'inquiètent un peu devant l'homme. Ces altitudes moyennes, déjà plus hautes que 1000 mètres, dégagent une légère invase nourricière, qui exalte, et qui fait crêter l'être. Il est bien vrai que la montagne exerce une action sur l'esprit.

Une vieille femme qui garde ses bêtes cause assez longuement, en très bon français, comme celle d'hier.

9 sept. - Nous sommes allés jusqu'à Luz, l'après-midi. On y accède par une gorge beaucoup moins étranglée que celle de Landerets. Elle a d'ailleurs quelques beaux pans de rochers. Mais le lieu lui-même offre peu d'attrait, en dehors de son église fortifiée, entourée d'une véritable petite enceinte. Elle a un petit tympan roman, mais l'intérieur

47
réintroduit dans la médiocrité habituelle aujourd'hui à nos églises. On aimerait savoir ce que pourrait être celle-ci, dans son intimité, au temps où elle servait de forteresse.

10 sept. - Nous sommes retournés sur la hauteur où nous étions le 4 et nous avons poursuivi un peu plus loin, à gauche. Nous avons trouvé bientôt, à notre droite, une vaste combe, presque une petite plaine, toute en prairies, qui paraît s'abaisser vers la vallée parallèle à la nôtre. Trois ou quatre fermes ; un silence et un espace exaltant, dans un espace mesuré, qui reste à la taille humaine.

12 - Dans l'après-midi nous sommes allés, en voiture, jusqu'au barrage de la vallée d'Arto et au petit lac qu'il forme. Eau très verte ou très bleue, suivant les perspectives ; elle s'avance jusqu'aux premiers scyriens de la région. Trois gaves y débouchent, dont le principal forme une cascade peu élevée, mais assez forte, qui soulève une poussière d'eau. Des troupeaux paissent sur les bords, qui sont encore assez herbeux. Air et lumière très purs, très nutritifs. Au fond le petit glacier du Balaitous jette des feux. Mais bien vite, dès quatre heures, les lointains s'embuent. Même sans vent fort, une sorte de froid commence à sortir du

48
paysage, pourtant ensoleillé.

Au crépuscule, des lueurs d'automne apparaissent à l'est et au nord. On commence aussi à trouver, sur les pentes, des arbres jaunissants. Il est temps de rentrer. Le pays a, selon les endroits, de la grâce ou de la beauté. Il serait possible de s'y attacher.

14 septembre. - Nous voilà descendus de la montagne à la plaine, dans une chaleur croissante, à travers une platitude lassante, qui commence au sortir de Landes - où je regrette que nous n'ayons pu revenir à Lorient.

Arrivés sur Adour: une cathédrale honorable, qui est défigurée par des décorations peintes. - Des bois, dans les Landes, qui ne font pas de vraies forêts ni ne donnent de fraîcheur. - A Bazas, une vieille grande place à arcades monte vers la cathédrale; elle n'a pas de forme régulière, mais ses maisons anciennes (du XVIII^e s. surtout), d'un heureux dessin, lui donnent ^{la} tenue de nos œuvres classiques. Sans être de haute valeur, à cause de ses réfections en des siècles divers, la cathédrale conserve une certaine grandeur et la pureté de ses murailles - La vallée de la Garonne, avec ses vignobles, comme l'entrée de Bordeaux, sont

49
affreuses.

17 - Journées pluvieuses, froides ou lourdes, avec des heures de demi-soleil, qui conviennent assez à cette vieille ville, à ses maisons d'un autre temps, souvent élégantes, où les fers forgés en particulier ont conservé le tour XVIII^e s. Cet âge est encore présent,

Visite à St Severin, plus intime que la cathédrale. Le vestibule roman, avec ses chapiteaux d'albâtre si primitive, aux dessins sythiques, fait entrer dans une chrétienté très lointaine, difficile à revivre et à ressentir.

19 - Longue descente de la Garonne, toute boueuse, sous un ciel de petites averses: horizons noirs et plats, coulés de lumière argentée, verdures grises. Toute la ville ~~elle~~ en arc de cercle, grise elle aussi, étouffante, étouffée, laissée sans regret, comme une terre étrangère que l'on aurait déjà trop connue. Epaves du temps de guerre dans le chenal, parfois envahies d'herbes.

Puis tout s'élargit; l'eau devient verte en profondeur, les nouvelles s'attroupent derrière le navire et le suivent sans effort apparent. Tandis que Royan, ses dunes, une ligne de forêt, retiennent encore le regard, déjà le large s'ouvre à balbord.

50
Vent assez froid, à rafales, contre lequel nous nous dirigeons, tenant tête, dans une sensation de lutte qui plaît tout d'abord.

Mais le temps est dur, plus tard dans la nuit. Le froissement du vent remplit l'espace. La mer se creuse et le navire ~~se creuse~~ tangue profondément. Tous malades.

18 octobre - Dès que l'on reprend - avec joie d'ailleurs - la vie régulière de la maison, le temps manque pour noter ce dont il faudrait garder trace.

Étudie ces temps derniers la vie de St. Bernadette. L'étonnant, ce ne sont pas les visions en elles-mêmes (je suis persuadé qu'il suffirait de lever un voile léger, et nous "verrions" tous, chacun selon nos regards), mais d'abord leur soudaineté chez une si jeune enfant, qui n'y paraît pas d'avance inclinée. Puis il y a la découverte de la source, qui paraîtrait pure mythologie si elle n'était attestée - de même que la jeune fille, la grotte, la Marie associée à la terre et à l'eau illustrent un schéma de légende. On ne saurait empêcher ~~qua~~ ni réfuter la présence de cette eau, si symbolique. Je consens que les foules soient en grande partie attirées par les guérisons - et d'ailleurs nul ne les

51
en blâmera, s'il connaît les angoisses qui entourent la maladie prolongée et la ~~degradation~~ dégradation qu'elle peut amener, avec elle et autour d'elle, dans beaucoup d'âmes. Et pourtant on ne saurait non plus réduire leurs vœux incessants à une prière intéressée. Il se respire encore, sur le lieu et comme sortant de lui, un souffle subtil, qui n'est pas altéré par les respirations humaines. Puis il y a cette vie cachée de la jeune fille, si simple en apparence, si dure, tellement immolée, dans la séparation totale d'avec tout ce qui aurait nourri de gloire une âme moins élue. L'agresse suprême : on voit quels pièges auraient attendu une sainte laissée aux foules. Mais comme elle fut enterrée vive ! Quelle nuit après tant de lumière ! ~~Le~~ Cet épanouissement dans l'ombre, voilà le plus ~~étonnant~~ fortement surnaturel. On ne finit pas d'y songer, non plus que de se remémorer les lieux.

25 décembre - En lisant les offices du jour :

« Crastina die delebitur iniquitas terrae » et
« Lux fulgebit hodie super nos. » Aujourd'hui ou demain ? Mais toujours au futur. La lumière remplit le ciel ce matin, plus douce qu'en été, mais à peine moins inondante, cette lumière indifférente au sang humain versé bien en vain sur cette

52. Et l'important en effet ce n'est sans doute pas que nous soyons plus ou moins vite effacés de ce monde. Non, c'est l'"iniquitas", la déchirure dans le voile qui laisse entrevoir ~~le~~ le travail des forces obscures à travers l'homme, pour l'abaisser au-dessous de lui-même. Lutte qui se joue au milieu de la nature visible, mais dans des "corps" invisibles. Aussi ancienne (au moins) que l'humanité, aussi durable qu'elle peut-être tant que l'homme ne sera pas re-créé, ou ne s'effacera pas devant un être meilleur. En ce natalis dies, nous ne pouvons faire mieux qu'appeler une naissance nouvelle - et nous essayer à recréer nous-mêmes.

1954

15 février - Je ne m'étais pas trompé: ce chant, ^{hier} encore peu formé, déjà plus assuré aujourd'hui, c'est bien celui du merle. Après ces retours obstinés de temps ~~mauvais~~ ~~mauvais~~ qui nous ont enformés ces dernières semaines, ce chant est une libération. Le vrai poème.

13 avril - Mois pressés, comblés d'occupations et de ce que d'autres appelleraient des succès: la publication de deux volumes, un prix ~~deux~~ - toutes choses qui auraient fait tant de plaisir à mes parents. J'avoue que tout cela, qui porte déjà son

53. du passé, ne m'intéresse plus guère. Je suis heureux de voir ces livres parce qu'ils sont bien présentés et que, longtemps, je n'ai pas eu à leur réclamation. Mais je ne leur sens pas grand bien avec moi. Je suis de plus en plus porté à sentir combien l'âme a peu de rapports avec la personnalité visible, et c'est l'invisible qui me fascine.

Cet après-midi, profitant du passage de Marguerite Le Coeur, nous sommes allés à Salé. J'y ai retrouvé la lumière de l'Océan, les vagues de fleurs jaunes et d'herbes argentées dans les cimetières, les ~~mauvais~~ silhouettes familières dans les ruelles, tout ce que j'ai tant aimé il y a vingt-quatre ans, sans penser retourner en arrière, tant l'essentiel est immobile ~~deux~~. Si je pouvais rentrer dans ma vieille maison, je me retrouverais chez moi - bien que je sois tellement autre par certains aspects. Cette confrontation ne m'effrayerait pas, malgré le poids des années. L'irrévocable ne m'attriste plus. Ce fut bien; même, après tout, dans les heures mauvaises. Rien n'a à recommencer. Rien d'ailleurs n'a peut-être jamais changé, sauf la connaissance que j'en ai. Et la reconnaissance, la louange qui me vient à l'esprit pour la ^{bonne} bonté qui m'a conduit. Car je ne savais pas ^{rendre} grâce en ce temps, j'avais l'esprit de doute et de révolte, dans son sens pu-

54
nement négatif. Je ne regrette ni de l'avoir éprouvé, ni d'en être sorti.

17 avril - Pourquoi tant s'efforcer à nous prouver (sans y parvenir) que sont vrais tels ou tels détails de la Passion, que telle parole a été prononcée - ces paroles dont les évangélistes eux-mêmes avouent qu'ils ne les ont pas toujours comprises? L'essentiel n'est pas là. Du moins, il n'est plus là. Ce n'est pas de ce genre d'assurances que, désormais, l'humanité a besoin. Ce qu'il faut prêcher, c'est que la Passion et la Résurrection sont à revivre par chacun de nous. La souffrance, le sursauf devant la barrière à franchir, le retour à une autre vie dans celle-ci même, ou dans quelque autre renouveau: c'est notre drame, c'est de nous que l'on nous parle, et fort peu de cet inconnu nommé Jésus, dont le passage parmi nous ~~est~~ est enveloppé d'un cortège à peu près continu. Certes ils l'ont peu connu, ces quelques-uns qui l'ont vu quelques mois. Ils l'ont moins connu encore ceux qui l'ont glorie. Ce qui vit, c'est l'image que, plus lucide, ~~on~~ a tiré de son histoire le sens religieux de l'humanité. C'est elle qui est irremplaçable dans nos approches de Dieu, nécessaire aux autres grandes visions, comme celles-ci la complètent. Elle ne nous est point donnée par les savants, mais par les orants et les souffrants. Vérité, remâchée chaque jour, de la mort et de la renaissance; illusion jurée chaque jour

55
de toute mort, de toute vie, de toute renaissance.
Jésus - le Bouddha ou ~~le~~ Krishna. La Passion et l'Ananda. La Passion sans l'Ananda, c'est l'angoisse et la sueur et le frisson d'agonie. L'Ananda sans la Passion, c'est toute une part de la nature humaine qui n'est pas réintégrée. C'est par la Passion et dans l'Ananda qu'il y a "délivrance aux âmes captives."

22 avril - Allés hier matin à Chellah, par un des ^{rare} beaux jours, vraiment purs, que nous connaissions ce printemps. Toute la pente, maintenant, est transformée en une sorte de jardin sauvage, avec des genêts déployés au vent, des fleurs semées à la volée, qui débordent sur les figuiers de Barbarie, devenus géants. Le vrai jardin, en dessous des ruines, est un vase de parfums. Un instant une flûte et un tambourin se sont fait entendre, au dessous du rempart, entre deux haies de roseaux. N'était que les tours restent fermées, je retrouverais ce lieu ~~si~~ aussi ~~car~~ achevé, mais plus beau, qu'autrefois. Un reposoir, en ce temps où l'âme ne sait plus où se poser parmi les hommes.

Les pierres romaines continuent à restituer leurs siècles. Je les aime. Je m'y retrouve, plus proches des Amiens que de bien d'autres. J'admire cette continuité chaque fois que j'y songe. Aujourd'hui que je sais encore mieux qu'un siècle n'occupe ^{même} pas à lui seul le creux d'une main, il me semble que les temps se

réduisent à l'extrême, s'amincissent, et que bientôt je vais passer au travers.

23 avril - Un moment aux Oudaia dans l'après-midi. Mer assez pleine; des mouettes seminent sur le sable mouillé, parfois rudoyées par un pique-boeuf qui arpente leur terrain à grandes enjambées. On a reconstruit et l'on est en train de reconstruire des maisons, en bordure de la falaise, ce qui transforme le paysage qui me fut si habituel. Au delà, je retrouve à Saleh les fenêtres de ma deuxième maison, qui sont ouvertes. Voilà plus d'un quart de siècle que j'ai usé là, entre ces deux villes, chargé de combien de drames, et pourtant ni les herbes là-bas dans le cimetière familial, ni les pensées en moi-même n'ont cessé de repousser et de fleurir, toujours autres, toujours mêmes, toujours soucieuses de leur lumière.

Presque là Chardon, qui fut mon premier prêtre, et qui revenait pour la première fois sur ces lieux depuis vingt-cinq ans. Croisements et recroisements de souvenirs.

6 juin - Centecôte, jour de la descente de l'esprit, celle des fêtes chrétiennes où je participe le plus. Il m'arrive souvent de redire l'"*Emite spiritum tuum...*", dont le siècle demande ~~de nouveau~~ la répétition.

Deuxième anniversaire du débarquement en Nor-

mandie, lié à une belle journée comme celle-ci, dans la montagne, à Azrou. Tant il est vrai que le même événement s'entoure, suivant les contemporains, de futilités, de beautés ou d'horreur. Mais d'illusions qu'en ce temps. Mains d'espoirs dans l'homme, dans la France, hélas. Sans doute parce qu'il faut chercher en dehors de tous les jeux humains les signes de l'espérance.

8 juin - En route vers Oujda, pour une comédie universitaire dont je ne serais bien passé, car j'étais en plein travail, dans une période de marée montante, où tout devenait aisé.

Les plaines, jusqu'au fond du gharb, sont déjà blanchoyantes d'herbes ~~sechées~~ ^{elles} qui se meurent; et ploient en chevelures encore un peu dorées, mais la cadavre est déjà inanimé. Seules des fleurs blanches, en longues taches, à la cime de tiges presque desséchées. Mais là, dedans l'éclat des plantations... Plus haut, entre Meknès et Taza, les maisons sont encore sur pied, et des buissons aussi ou des arbres font tache de vie. Autour de Matmata, de vraies mers de blé, presque aussi hautes qu'un homme, serrées, murales: la puissance de la terre est ici transcendée de puissance divine. J'ai retrouvé l'émotion d'Eleusis devant l'épi.

9 juin - Oujda, pauvre sous-préfecture, sans même l'attrait que donnent à certaines petites cités d'Algérie les montagnes voisines ou les vestiges musulmans. Je note seulement les jacarandas de la place de Gaulle tout en fleurs, inéels plutôt même que légers, et le

basin devant la porte, avec une poignée de névroses.

10 juin - Seule rupture bienvenue de ces monotones journées : longue conversation avec Betty R., la seule de mes anciennes élèves (autant que je sache) sur laquelle ait pris une certaine couleur de mon enseignement, et dont l'amitié ne soit pas faite simplement de souvenirs intellectuels ou de sympathie personnelle. On la sent préoccupée de vie profonde, mais encore concentrée, à la façon occidentale, dans les chambres les plus claires de la demeure intérieure. Cependant elle devient capable de comprendre que ce n'est pas tout et de réfléchir sur des idées insolites.

Quand on sent combien on a perdu soi-même de précieuses années à chercher sans guide, on aimerait être utile à des esprits sincères, mais embarrassés. Peut-on l'être directement ? C'est un mystère.

12 juin - Rentré par un après-midi qui a coté l'orage, près des montagnes, mais s'achève dans la force tonique de l'Océan.

1er juillet - Fin de rêve vers le matin, il y a trois ou quatre jours : j'arrive en voyageur, dans un endroit inconnu de la campagne française ; quelqu'un m'attend et me parle, une femme que je ne connais pas et que je ne vois pas, ou trop peu pour saisir quelle elle est, parce qu'elle marche à côté de moi et que je ne me retourne pas pour la regarder. Vient,

comme un autre voyageur qui descendrait du même train, un tout jeune officier à peine barbu, en tôle Kaki claire, avec un chien noir, de taille très moyenne, qui nous approche en gambadant. Sa voix me dit : « Il a été tué dans le Sud Marocain. » Je n'en ai aucune surprise. Elle ajoute, après un temps, « Son chien a été tué avec lui. » Puis : « C'est pour cela qu'il nous voit lui aussi. » J'en tire tout de suite la conclusion que nous sommes morts également. Elle me dit de nouveau, en me montrant l'horizon, « C'est là-bas », et je comprends à un geste (l'ai-je vu ?) que c'est là que nous devons nous rendre. Campagne très ordinaire, verdoyante, avec une petite colline assez proche devant nous, au pied de laquelle doit passer une rivière. ~~Elle sais me dit encore, pendant~~ ~~de l'off~~ et droite, dans les arbres, il y a une assez grosse maison bourgeoise ; ce que l'on appelle un « château », avec un peu d'emphase. Sa voix me dit encore, parlant de l'officier : « C'est la maison de ses parents. Il doit croire qu'il rentre chez lui en permission. » Nous commençons à avancer ; il fait un vent très frais, très léger. Tout est délicieux. Je pense : « C'est cela la mort. C'est bien. » Je me suis réveillé, très heureux.

4 août - A Oulmès, où nous sommes arrivés hier matin. J'y étais revenu d'Algérie, pendant la guerre, par Moulay Bou Azza. Mais ^{je n'aurais pas dû} ~~sur la~~ la route de

60
Malbat depuis 23 ans, je pense. Malgré la saison, on rencontre beaucoup de troureaux. Encore en belle forme, après l'efflet. Dans les fonds courant partout des lignes de lauriers-roses. Les bois, très peu serrés, n'apparaissent qu'à El Harcha. Toute la ligne de crête, jusqu'à Oulmès, est semée de fermes françaises. Faut-il s'étonner que cette prise de possession suscite la jalousie et le ressentiment? On vient de mettre le feu à des chaumes sur le terrain d'un de ces gros propriétaires. La nuit précédente on lui a brûlé deux hectares de forêt, dont nous venons de voir les restes lamentables.

La sécheresse de l'air, malgré un vent continu et frais, m'a éprouvé plus qu'il ne faudrait. Nous descendons le soir dans un vallon profond, à travers les ~~chênes~~ chênes et les gros rochers. Des pigeons sauvages roucoulaient fortement. Sur les pentes voisines, partent des troureaux.

La nuit, les chiens des tentes aboient sans répit. Je n'ai pas pu surprendre un cri de chacal.

Aujourd'hui nous apprenons la mort de Colette. Je ne l'avais jamais ^{vue} ~~vue~~ et je l'ai peu ^{vue} ~~vue~~, en somme. Mais, par les propos de mon père, qui l'avait connue quand il travaillait pour Willy, elle se rattache à mes souvenirs d'enfance. On ne soupçonnait pas alors sa vraie valeur. On est peut-être allé un peu loin depuis en sens inverse. Mais je ne

suppose pas que le temps lui enlève sa sève. 61

5 août. Nous sommes descendus hier soir jusqu'au fond du vallon où l'on a établi une piscine. Il se poursuit au delà, très étroit, rempli de lauriers-roses et de ramières qui passent d'un arbre à l'autre quand on approche.

Sur les collines qui font face, des chèvres très noires courent dans les chaumes ~~très~~ fortement dorés. Autour de meules, en trois points, finissent de couvrir les cheveux du dépeignage. C'est la ~~la~~ robuste sérénité des ~~chaumes~~ saisons rustiques, où le mal a moins prise sur l'homme (ou des prises moins soudaines et plus invisibles) que dans les entassements des villes - d'ici à la fois si éloignées et si voisines.

6 août. Sortie hier soir vers le vallon de la source, mais trop tard pour pouvoir songer à aller jusqu'en bas, d'autant plus que nous sommes tous deux assez fatigués. De beaux arbres, parmi les rochers arrondis comme des galets. Un très bref coucher de soleil, très rouge, qui transparait entre les branches.

Le matin, course jusqu'au Contrôle, sur le plateau onduleux, plein d'oiseaux, dont quelques très grands rapaces, et de beaux troureaux.

7 août. Très éprouvés par la sécheresse de l'air, nous avons quitté Oulmès de bon matin, non sans regretter les vastes horizons, parfois si brumeux dans la chaleur, et les pitons rocheux, et les chênes

lièges ⁵² puissants, tellement plus angustos que leurs frères de la Marnara. Quelques très beaux horizons encore dans les lacs d'El Harcha.

Et part deux guerriers en armes à Ciflat et ^{dans cet endroit,} (peut-être) la fermeture d'un ou deux postes d'essence, rien sur tout le parcours, ni pendant notre séjour, n'a vraiment marqué un pays agité ni même profondément préoccupé (je songe à ces quatre jeunes Marocains qui, hier soir, jouaient aux boules devant l'hôtel, mêlant largement le français et l'arabe...) Mais peut-être les mêmes, réunis dans les villes....

11 août - Hier, vers midi, les nuées du jour précédent demeurées se sont levées dans un coup de vent à peine sensible. Et depuis c'est un ciel et un air légers, impalpables, un temps qui est une fête à lui seul, un temps d'Atid, que la joie n'accompagne point partout au Maroc, comme autrefois. Le pays de paix, si facilement porté au rire des enfants, devient "grand" et prend le visage préoccupé des adultes. Fallait-il lui faire le cadeau douteux d'une maturité à l'occidentale? Du moins (car il s'y serait porté tout seul) fallait-il l'y pousser? Ou quelque bonheur nouveau l'attend-il au bout des siècles?

18 août - Nous sommes arrivés hier à Ffane,

63 après une véritable navigation au plus épais de la chaleur, surtout entre Ciflat et Ffhemisset, où l'air encore marin rencontré par le chergui bouillonnait et obscurcissait l'horizon. Nous nous retrouvons là avec plaisir pour le quinquagème anniversaire de notre mariage. Nous étions ici en août 1940, pendant la bataille de Grande Bretagne; ici, de nouveau, en 1949. J'ai retrouvé ce matin la forêt et les cèdres, aussi royalement beaux qu'autrefois. Un troupeau, chèvres et moutons mêlés, blancs ou noirs, blancs et noirs, longe une lisière. Dix ou quinze ans de plus, qui comptent tant pour nos corps et nos âmes, y font plus de marques que dix ou quinze siècles sur la face de certaines contrées et les usages de certains peuples - je parle de la partie de notre âme que nous voyons, celle qui est tournée vers le jour.

19 août - Nous passons une partie de la matinée au bord de l'oued, sous un saule pleureur, avec les Bonjean. Touria raconte des souvenirs de son enfance et répète des chants des Louhama, confrérie dans l'esprit de laquelle elle a été élevée. Cette vie religieuse pour les simples, c'était une des rares lumières dans ce vieux Maroc que l'on se prend à regretter.

20 août - Par un temps encore assez brûlant, malgré un peu d'orage la veille, nous allons dans la forêt, au delà de la piscine, sur les traces de

64
nos passages antérieurs. On a goudronné des mar-
ceaux de route, placé en pleine forêt des pylones
de ciment. Mais, au milieu, les cèdres gardent
leur majesté sacrée.

21 août. Le vent de la fraîcheur s'est levé. Le ciel
en est tout allégé. Nous passons la matinée dans
les bois qui touchent à la ville, sans autres rencontres
que celle d'un cavalier du Matkhyzen, puis de deux
brûcherons qui poussent devant eux leurs petits
ânes et nous saluent. Nature à la fois solitaire,
sauvage et à la portée de l'homme, sur laquelle
les vieux cèdres règnent en dieux bienfaisants.

22 août. Belle matinée, silencieuse, dans des ro-
chers et des taillis de chênes. vents peu serrés,
d'où jaillissent des cèdres qui, de leur seul port de
tête, dominent le reste de la création.

24 août. Nous allons, le matin, au Michlif fen avec
les Bongean. L'air y est très vif. C'est un beau cratère
assez régulier, herbu dans le fond, boisé sur une
partie des pentes, d'un bois peu serré, qui comporte
pourtant quelques très hauts cèdres. Quand nous y
sommes arrivés, peu à peu, de petits oiseaux, par trois
ou quatre, s'approchent et nous épiant, très fami-
liers. Certains ont le dessous du corps rougeâtre.
D'autres portent un liséré blanc sur chaque flanc.
- Au retour, nous nous arrêtons au sommet du col.

On domine des plaines très roussies ou tachées de
blond, puis des lignes successives de montagnes, dont
une chaîne, à gauche, très bleutée, s'élève assez haut
(sans doute est-ce l'arête qui domine Boulemane, et
dont j'ai oublié le nom).

26 août. Nous sommes descendus à Azrou ce
matin, plongeant dans une chaleur aussi fauve
que les campagnes. Nous avons revu le Collège, où une
aile nouvelle défigure la façade, notre ancien jar-
din, tout desséché en cette saison, le village euro-
péen élargi, le vieux marché, Cit Hacen recouverte
d'une toiture verte, et, sur la colline, la perspec-
tive montante des maisons berbères. Des arbres ont
poussié; la plupart des gens que nous avons connus
se sont dispersés, excepté Farot que nous avons
retrouvé avec plaisir. Mais l'air de l'été, le style
du paysage, la personnalité du lieu: tout est resté
inaltéré. - A peine remontés ici, nous retrouvons
l'air vif des plateaux, frais, déjà, à quatre heures du
soir.

1er Septembre. Des jours très chauds nous ont
retenus dans les bois du voisinage. Ce matin, nous
sommes allés, près du Michlif fen, après le col, cueil-
lir des chardons à tige bleue qui ressemblent à
ceux de la vallée d'Orléans, que nous avions ramené
l'an dernier. C'est une plaine caillouteuse où il fait
déjà très chaud. Mais, un peu plus loin, à flanc de

66
montagne, un air respirable, aisé, circulait sous les
chênes et les cèdres, plus élevés encore que ceux
d'Ifrane. Nourris d'humus volcanique, les rousmes
prennent un élan dodonien, que leurs frères d'
Oulmès ne connaissent pas, malgré leur puissance.

Au retour, le plateau qui sépare les deux mar-
ses de forêt donne une illusion de désert, aux
teintes somptueuses : robe de daim, où, près de
l'océan, chantent quelques jeunes verdures. Des
chèvres accrochés à une pente rocheuse, en grappes,
se profilent parfois, d'un noir lumineux, sur le
ciel lui-même pure lumière.

2 sept. Pour clore notre séjour à Ifrane, nous
sommes allés voir le coucher du soleil, à quelques
kilomètres sur la route d'Azrou. Il y a là, à gauche,
une carrière, toute rose dans la lumière déclinée,
et des lignes de forêt harmonieuses : chênes d'un
côté, puis des cèdres jeunes, pyramidaux, qui font
une lisière nordique. Dans les herbes sèches, nous
avons trouvé deux cercles de rochers concentriques,
implantés là de longue date, très usés (faut-il les
appeler mégalithiques ?), "cercles des fées" aurait-
on dit chez nous - comme si une voix familière
sortait de ce sol dur et épineux, bien antérieure
aux peuples d'aujourd'hui, plus proche que la
leur.

J'ai vraiment quelque regret à quitter cer-

67
tains de ces cèdres, qui sont devenus des personnes,
~~biens distinctes~~ presque réunies ~~aux~~ aux nôtres par
de sourdes communications, si vivantes, si fortes. Ils
manifestent. Ils ~~ont~~ ^{portent} plus qu'aucun arbre que
j'aie jamais vus, une signification divine.

11 septembre - J'ai rêvé que je me réveillais après
un sommeil de plusieurs années, dans une maison
inconnue, au milieu de gens que je ne connaissais
pas et qui conspiraient pour me cacher la durée
de mon sommeil. Même un journal, que je prenais
et qui était rédigé en espagnol, ne portait pas de
date. Cette obstination m'a tout à fait réveillé. J'ai
songé que la naissance n'était peut-être rien
d'autre, sauf que l'on n'a même pas le souvenir
de sa continuité (ou bien le perd-on au moment
même, comme, ici, se distrait le songe ?) Quelque
chose d'encore plus simple même, et par là aussi
plus tragique.

17 octobre - En mer. Tout s'est précipité et je n'ai
eu le loisir de rien écrire. Brusquement, tout s'est
détaché - ou je me suis retiré de tout. Par d'arrachement.
Autrefois je ne pouvais partir du Maroc pour trois
mois sans déchirement, je dirais presque : sans déchir-
ure, dans les tissus les plus fins de l'âme. Aujourd'hui,
je suis parti tranquille, presque soulagé. Avant-hier
soir, à l'asablanca, l'heure, dans le ciel, était presque
pareille à celle qui m'accueillit au débarquement, il y

on n'ont vingt-sept ans - l'heure, non la ville, devenue
Gabriel. Je n'ai plus résolu que je n'étais arrivée, et
combien plus serein, après tant d'épreuves traversées.
J'ai fait ce que j'ai pu et m'en, tantôt bien, tantôt mal.
Si ce pays s'éloigne de ce que j'aurais aimé qu'il fût,
c'est que je n'étais pas assez fort pour peser sur ses
destinées. Autant la quitter. Et d'autres d'agir.

La mer s'est mise, elle-même à la sérénité. De
l'Océan au golfe de Valence, ce n'est que la pluie, la lu-
mière tamisée, un penchant d'automne qui est enco-
re l'été. Nous avons vu le soleil du matin sur le Ro-
cher familial, tout rose; hier soir, les falaises d'Albi-
corte ou de Carthagène, raménées au roc pur, passer
du jour à la nuit.

30 octobre - Rennes. Depuis dix jours nous pre-
nons possession de notre nouveau pays. Beaucoup
de courses, à la recherche d'un logement, dans les
plus curieuses maisons: études de notaire où l'on
accède par de noirs escaliers, pour découvrir, dans
l'une, une ~~for~~ haute cheminée sculptée, et un
plafond à caissons peints; appartement XVIII^e s.,
après un escalier ouvert sur la cour: grandes salles,
panneaux, espaces pour une vie de réceptions et
une armée de valets. La ville elle-même, avec
les grands ensembles XVI^e et XVII^e s. de son
centre, ses jardins, ses hauteurs, ses canaux, plaît
par ses espaces où l'air circule et tantôt de la
grâce, tantôt de la majesté. Et, jusqu'ici, souvent
du soleil entre les arbres, et encore des fleurs.

La Faculté, avec ses jardins et son cloître, a un
air de Collège anglais qui séduit.

Si bien que, le travail aidant, le Maroc s'est
effacé de la pensée; un rideau s'est tiré sur lui.

9 novembre - En rêve, cette nuit, j'étais sur
les quais d'un fleuve qui était - et n'était pas -
le Rhône, en compagnie d'autres enfants (car j'avais
peut-être une douzaine d'années). Nous atten-
dions, je pense, une sorte de fête. Pres de moi il
y avait une petite fille, assez humblement vêtue,
avec laquelle je partageais une sorte de galette,
qui ressemblait (du moins il me le semble, une
fois éveillée) à celles que les Berbères du Moyen-
Atlas emploient^{nt} comme pain. Je ne sais ce que je
disais à cette fille, mais je l'appelais, à l'espag-
nole, Teresa ~~et~~ Teresina, bien que, je crois, je
n'aie pas rêvé en espagnol. Soudain une idée
m'est venue, qui d'ailleurs a interrompu le rêve
et m'a réveillé: «C'est Sainte Thérèse d'Avila».
Je me suis trouvé tout plein de joie et le cœur
tourné vers la sainte.

19 décembre - Retourné hier à Nantes, à travers
la nuit finissante et le brouillard. Les campagnes
moites, les fermes boueuses, n'avaient pas la grâce
que leur donnait, le mois dernier, le givre partout
répandu. A Nantes, où le soleil a paru quelquefois,
j'ai fait le tour du château, si ~~proche~~ dernière
apprivoisé.

20
ses fossés où s'ébattaient les cygnes et les canards, qu'il ne semble pas avoir été construit pour la guerre. Après mes cours j'ai visité le musée, où les œuvres ~~très~~ solides, sinon brillantes, forment un fond continu. Des traits de La Tour, c'est ^{l'air d'un} enfant devant le vieillard endormi (pourquoi en faire un ange devant St Paul?) qui ~~se réveille~~ re-forme le mieux ~~le silence~~ le silence pictural, la suspension méditative de l'âme, qui sont le secret de l'artiste. Aime une prétendue vierge de Murillo qui est un portrait de petite sévillane du peuple, élevée à l'immortalité par le génie du peintre; bien plus "artiste" que tant de ses grandes toiles. Un caïd marocain, de Delacroix, est entouré de personnages très justement rendus, mais le paysage (peut-être victime de l'évolution des couleurs) n'a pas l'atmosphère du pays. Des contemporains mêlés, mais certains de bonne qualité. Les Impressionnistes sont trop peu représentés. Après des années sans musées, c'est une nourriture.

25 décembre - Noël dans notre installation provisoire, au milieu des caisses et des meubles démontés, des livres entassés sur le parquet. Pourtant j'aime déjà ce vaste paysage, malgré sa grisaille d'hiver, et le canal au premier plan; j'y retrouve l'ampleur de mon sixième natal, sinon l'atmosphère de Paris. Mais aujourd'hui il ne s'agit pas de s'évourir du passé.

27
Noël, c'est la naissance en nous de l'être divin auquel nous participons - ou ce n'est rien. Nous le portons douloureusement, longuement; un jour il faut qu'il naisse pour qu'en même temps nous naissons à lui. Notre âme sait-elle être mère? Il n'y a plus d'autre question.

31 décembre - Nous sommes allés dans la journée à Saint-Malo. Il est naturel qu'aujourd'hui la ville reconstruite déçoive ceux qui l'ont connue autrefois. Ce n'était pas notre cas. Sous le ciel assez bas, d'un même gris à toute heure, plutôt méditatif que mélancolique, c'est une harmonie de la terre, des flots, des nuées, qui vaut par elle-même, quoi que les hommes aient pu faire. Et d'ailleurs le château et ses tours sont toujours là, là aussi la ruelle où est né Chateaubriand et sa maison, épargnée. Un vent aigre y soufflait, pour attester ce qu'il a dit de sa ville. La cathédrale n'est qu'en partie ouverte; il reste tout le chœur à remettre en état, dont on entrevoit l'architecture, rendue plus sérieuse par les brèches. Et surtout c'est un spectacle qui, sous cette lumière, avec ce vent qui rend les passants assez rares, paraît tout juste réel: les hautes maisons de pierre toutes neuves et déjà grises, les ruines souvent encore robustes, les vieux tronçons de rues qui permettent d'imaginer le passé. L'ensemble est

72 noble, et le tinté recent a de la grandeur. Puis il y a les remparts, qui paraissent intacts; ~~certains~~ certaines batteries font songer à Mogador, qui est aussi un pays de vent et de brume. Et là, en tournant le dos aux hommes et à leurs folies, on retrouve l'accord premier des rochers et de la mer, dont le vent atténué de gris et pourtant lumineux à sa façon, s'unit insensiblement aux brumes terrestres et aux cieux à peine modelés par l'espace. Partout des îlots ou au moins des rochers. Le flot qui descend n'a pas une ride et s'entend à peine sur les sables. Il nous a laissé l'accès du Grand Pré dans l'après-midi: une courte plage encore très morpillée où traînent des algues plates et dures, découpées, qui portent des sortes de fruits; des galets, ~~deux~~ une rampe en ciment défoncée; enfin un simple chemin de campagne, un peu raide, entre des herbes de teinte beaucoup plus dure que les flots, et c'est là: la tombe de l'en chanteur, que jamais aucune image ne m'avait permis d'imaginer ainsi, tellement livrée à la mer, envolée face aux vents du large comme les ~~quais~~ ^{qui prennent l'espace} oiseaux. Quels pauvres êtres ont parlé ici d'orgueil, quand il ne s'agit que de libération? Qui songe là aux pauvres restes d'os et de pourriture? C'est le lieu d'une âme, ~~quel~~ Elle l'a choisi parce qu'elle

73 s'y reconnaissait. Je parle de cette part de l'âme si profonde que l'on peut passer sa vie sans jamais la deviner, mais qu'il avait pressentie dès ses jeunes années. Et c'est celle là, la vraie (qui échappait aux mirages, aux artifices) qui, étant grande, a choisi la grandeur.

Nous n'avons pu que deviner les alentours de Combourg, apercevoir le clocher de Dol. Campagnes où les fonds sont marécageux, les petits coteaux encore boisés. On imagine qu'elles étaient moins marquées de haies à la fin du XVIII^e s. (car elles avaient moins de propriétaires), plus pauvres aussi, plus nues, et qu'elles ouvraient à l'enfant les incertitudes des terres inexplorées, à peine moins vides que les incertitudes ~~de~~ de l'âme qui se cherche.

Cet homme qui a été mon compagnon et mon frère entre treize et dix-sept ans, je l'ai salué avec reconnaissance et amour. C'est un bonheur de terminer avec lui cette année.

1955

4 avril - Les mois ont passé, dans le travail, l'incertitude d'un logement précaire, la fatigue, presque la maladie. Tout s'atténue à présent que, tous les matins, on se réveille au chant des merles. Hier, en nous levant, nous avons vu sur le quai le

premier arbre qui jette de vraies feuilles, ~~elles~~ sorties de la nuit même. Aujourd'hui plusieurs l'ont suivi.

Hier nous sommes allés au Mont Saint Michel, avec Gr. et sa famille. C'est dangereux, décidément, de monter dans la voiture d'un de mes anciens camarades de Cagne. St Bâques 1928, à quatre ou cinq kilomètres avant Feo, B. avait manqué me tuer avec lui, dans une double ou triple crevasse due à l'excès de sa vitesse. Aujourd'hui c'est une roue qui s'est détachée, à mi-chemin entre Coutances et Pontorson, dans une ligne droite heureusement et à une allure modérée.

Grâce au car qui suivait, nous avons quand même tous vu le Mont. Vrai "printemps en Bretagne" à la façon de Chateaubriand: une température douce, une campagne aérée, mais encore peu fleurie, malgré des genêts et des primevères, un ciel pur, d'une lumière égale, très fine, qui formait au monastère un fond plutôt qu'une atmosphère absorbante. La mer était retirée très loin quand nous sommes arrivés, ce qui gêne un peu, quand s'interprète l'image du mont isolé par les flots. Mais les grandes étendues de sable et de vase, vers des remparts, offrent de telles variétés

de teintes qu'elles ne sont jamais fatigantes à l'œil. Et part quelques mouettes immobiles et une barque échouée entre le Mont et Combelaire, aucun signe de vie, jus qu'à la côte normande un peu embuée où l'on devine le profil d'Avranches.

Le plus admirable, ce sont ~~à~~ à mon goût, les silhouettes de l'abbaye, toutes parlantes, de quelque lieu qu'on les regarde. Un élan et une prise sur la terre, un mouvement du rocher soulevé par l'esprit au dessus de lui-même mais qui en même temps soutient l'âme. Et tout autour cette liberté du ciel, ouvert au vent, à la lumière, aux orages, à la méditation. Il est bon que cette cime reste libre, encore aujourd'hui, d'une possession particulière qui l'envahirait.

L'église touche par sa partie romane, à la fois pauvre et pure, où les couleurs des pierres suffisent à mettre une ~~bonne~~ expression: un visage usé, mais modelé par le dedans. Mais le cloître et le réfectoire déçoivent un peu: leurs arcs sont exiguës, serrés comme des lances; les sculptures du cloître sont trop fleuries. Il faudrait pouvoir s'arrêter à loisir aux baies ~~qu'on~~ ^{qui} et la terrasse qui dominent la mer.

Les salles intérieures, les cryptes, les

passages obscurs, n'auraient de vie qu'avec des éclaircissements choisis, du mobilier, le signe d'une présence et d'un esprit. Il faudrait créer là quelques retraites pour contemplatifs.

9 avril. Hier nous avons visité Fontgères. Était-ce le ciel assez nuageux jusqu'^{vers le soir} ~~à Fontgères~~, ou l'air lourd, et la brume bleue qui noyait les contours de la contrée? Mais je n'ai pas ressenti l'impression d'étendue, sinon de grandeur, que j'attendais d'après "les Chouans". Il est vrai que Balzac en jugeait en Roumagneau devenu Parisien, et que l'on a d'autres notions d'immensité quand on a parcouru l'Afrique du Nord et l'Espagne. C'est aussi qu'en plus d'un siècle le pays s'est civilisé; les haies des champs sont raménées à un petit talus ~~et~~ et les maisons ne sont plus des huttes branlantes, encore que les étables et les granges restent ~~encore~~ quelquefois bien misérables.

La campagne ~~marais~~ n'a pas encore retrouvé ses feuillages, à part quelques arbrustes, ou bien les boujeons en sont encore à leur phase brune et ne s'aperçoivent qu'en masse, de loin. Deux rameaux d'aubépine, des primevères; sans la présence de quelques champs de colza, fusion des ajoncs, il n'y aurait pas une nuance pour rompre le fond de prairies qui revêt tout.

Les forêts, comme les prés, manquent de vieux arbres, du moins ~~à~~ au voisinage de la route. Seule la lande d'Orée, avec son étang, ses pins, ses fleurs vives, a de l'accent.

Fontgères paraissait particulièrement endormie. Était-ce l'effet du Vendredi Saint? Ou bien la ville ne s'anime-t-elle qu'aux jours de marché? Nous avons vu saint Léonard, ~~à~~ la place aux Arbres, dont on a obtenu un beau parti, mais qui commande un paysage trop peu vif pour appeler l'intérêt. Sans les souvenirs balzaciens, il serait mort. Ses vieilles maisons du faubourg Saint-Sulpice, l'église elle-même méritent un arrêt. Les boiseries du chœur ont ~~une~~ l'élégance obtenue sans efforts ni surcharge du bon XVIII^e siècle. Et un portrait, la figure que l'on appelle la fée Mélusine (une femme qui se peigne et tient un miroir) est bien usée par le temps, mais elle ~~une~~ unit ~~elle~~ au christianisme une tradition qui ne se survivrait plus sans lui.

On est peu habitué à voir un grand château fort au pied d'une ville plus haute. C'est aussi que la disparition des marais, qui faisaient une partie de sa défense, empêche d'apprécier aujourd'hui toute sa situation. ~~Il~~ Il manque d'abrupt. Mais ses cours herbues, ses ruines intérieures, ses remparts et ses tours ^{conservés} au contraire dans toute leur

78
force, en font un lieu de demi-mélancolie où le repos et le rêve seraient bons.

10 avril. Journée de Pâques toute grise, un peu froide le soir. La renaissance des arbres n'est encore célébrée qu'à demi dans notre voisinage. Mais qu'importent le ciel ou les fleurs? La vraie résurrection n'est pas de la chair, et je n'ai pas besoin que Jésus soit ressuscité dans son corps. Mais qu'il renouvelle le Pâques dans les âmes que son exemple ~~me~~ fait vivre, c'est le vrai signe de ~~son~~ son retour.

14 avril. Hier, après-midi à Combourg. C'est un lieu que j'avais souhaité voir dès que j'eus découvert Chateaubriand, en quatrième, l'an scolaire 1916-17, ^{souhait qui me fit à peine moins battre le} ~~avec moi de la bibliothèque de Combourg, par~~ ^{coeur} ~~mais~~ qu'un peu plus tard les Charmettes. Mais je n'ai jamais pu relire les Mémoires ou Péné sans retrouver quelque chose du premier charme, et je reviens volontiers à nos grandes mélancolies.

C'était hier une volupté de soleil et de brise. Priem n'appelait les orages du coeur. La campagne est toute chantante des colzas en fleur. Les ajoncs ont un or plus sombre, dont la base est faite pour soutenir les vents. De la gare au château, il faut ~~passer~~ une bonne demi-heure. C'est une vraie petite ville maintenant qui pousse de ce côté: des ateliers,

des maisons de plaisance, une grande clinique. Pour mesurer les changements accomplis en moins de deux siècles, il n'est que de comparer ce village et ses habitants aux lieux sauvages, aux êtres primitifs, ~~qui~~ parmi lesquels a vécu le jeune Chateaubriand. L'ancienne partie du village comprend d'ailleurs des maisons anciennes, mais les plus solides sans aucun doute, qui ont pu seules traverser les âges.

Le château est aujourd'hui beaucoup moins enserré par les arbres; le parc, qui laisse tout autour de larges espaces, est moderne. Mais peut-être apprécie-t-on mieux ainsi la façade, qui, malgré la vieillure inégale de ses tours, fait une unité. Tout est force, mais la grâce n'est pas absente, sous la sévérité. ~~Il y a~~ ^{Le} tout est serré, mais le soleil permet ~~l'épanouissement~~ l'épanouissement. En haut des tours, sur les chemins de ronde, quand on plonge sur l'étang qui reflète un ciel plus profond que le vrai ciel, on rencontre même la joie. A de telles heures les sylphides riaient autour de l'adolescent; s'il n'a pas choisi de le dire, nous pouvons en être sûrs. ^{Les} Je connais moi aussi ~~leurs~~ ^{leurs} ~~pour~~, pour avoir vécu parmi elles, et je sais ~~mes~~ habitudes. Après tout, nul ne nous prouvera que nous n'aurions pas de compagne à notre côté.

La maison elle aussi s'est beaucoup transfor-

78
née. On a révi, au siècle dernier, dans l'intérieur,
et couvert les murs d'un fausse moyen-âge que l'on
devrait faire disparaître. La fameuse grande sal-
le, coupée en deux, dotée de fenêtres plus larges,
est d'un goût en dessous du bourgeois. L'esprit du
lieu s'est réfugié dans le haut des tours. Le lit de
mort (presque un lit d'enfant) a plus de vie que
les vivants.

Le parc était délicieux, avec ses herbages
pleins de primevères. Od. en a cueilli un petit bou-
quet, qui est là, maintenant. Nous avons même trou-
vé une violette, mais une seule. Les merles se répon-
daient, comme d'ailleurs ils font en ce moment dans
les jardins de notre voisinage.

J'avais désiré voir Combourg à l'automne, dans
la saison des "orages désirés", ~~et au~~ ^{au} départ des oi-
seaux migrateurs. J'y reviendrai, si je puis, à
de tels moments. Mais il est excellent de retrou-
ver ainsi s'éclaircies de sérénité, dans l'âge mûr,
les lieux que, de l'esprit, on avait parcourus tour-
mentés dans les jeunes années. C'est un signe
que le temps n'a pas été perdu.

24 avril - Ces jours de maladie, puis de fati-
gues préparatoires à notre déménagement défini-
tif, m'ont empêché de noter l'achèvement, au

79
début de la semaine, du "récit" que j'ai entrepris
l'an dernier, premier essai pour faire coïncider de
façon un peu développée le fictif et le réel. Il m'a
reporté à mes premières années marocaines, plus
exactement à celles qui ont suivi les toutes premiè-
res. Mais de ce que j'étais moi-même je ne sais is
plus exactement toutes les nuances, ce qui m'a
laissé plus libre. Et d'ailleurs, dans le personnage
que j'ai tiré de moi-même, j'ai accentué des traits
qui n'étaient pas chez moi dominants, si je puis,
j'augmenterai encore cette séparation. Pour la
première fois j'ai inventé de bout en bout un carac-
tère différent du mien, plausible, je pense, à la
fois assez opposé au personnage principal et assez
consentant, pour que l'attrait et le heurt devien-
nent l'un et l'autre possible. Et là dernière le
monde marocain, mais dont je voudrais que jamais
il n'y ait un "tableau" - surtout sensible, jamais
"décrit" pour lui-même. Je tout à reprendre dans
quelques semaines.

30 juin - J'aurais désiré arrêter plus souvent
ici telle ou telle fugitive de d'entre mes pensées.
Une vie trop souvent en surface m'en a empêché
cette année. Sans doute aussi le désir n'en était-il
pas assez vif. ~~mais~~ J'avais, j'ai à apprendre pour

mon nouveau métier, et je me retrouve étudiant avec joie. Mais c'est souvent un vain savoir. Il y avait Platon heureusement, et je suis retourné à lui avec passion, à l'homme de l'âge mûr et de la vieillesse qui traversent les grandes heures. Là ce n'est pas du temps perdu.

8 juillet. Nous sommes revenus à Capvern, où nous étions il y a deux ans, puisque ma santé, dit-on, s'en trouvera bien. Le voyage nous a fait traverser des régions inconnues, de Nantes à Bordeaux, mais dont il y a peu à retenir, sinon quelques paysages océaniques, près de La Rochelle. Le véritable intérêt fut, à Bordeaux, l'exposition du Laravage et de l'Âge d'Or Espagnol. Non que j'aime beaucoup l'emphase de ces Italiens; mais il y avait Turbaran, avec un portrait de moine d'une vie plus étonnante que ses saints inventés; Velazquez avec la petite servante d'Emmilius, Harmonie de brun, de gris et d'humilité (une Monique sans doute a servi de modèle); G. de la Tour, dont on ne se lasse pas; Ribalta, dont une figure de jésuite a une vie physique et spirituelle toujours présente.

Ici, on rentre sans effort dans un paysage facile et souvent beau, toujours plaisant. Depuis hier les montagnes sont découvertes, et tantôt vaporeuses, tantôt affirmées par les ombres et d'autant plus

surmaturelles.

24 juillet. Prière faite avant hier vers le matin: j'étais dans une ville d'allure marocaine, sans qu'elle ressemblât tout à fait au Maroc. Il y avait peu de monde dans les rues, et l'on y marchait en silence et avec précaution. Je m'inquiétais des hommes qui ~~passaient~~ marchaient derrière moi. J'arrivai près d'un monument ancien, en pierre ou en briques roses, qui avait des fenêtres d'église gothique, avec des restes de sculptures très usés. Je la reconnais pour une église portugaise. J'allais y ^{pénétrer} ~~arriver~~, lorsque je vis à son entrée plusieurs Maures, d'allure sournoise et menaçante. C'était maintenant un tribunal. Je m'écartai à pas lents, pour feindre la sécurité. Puis je franchis une porte de rempart, assez dépourvue de style, ^{plutôt} ~~assez~~ basse (comme celles de Casablanca, le long de la mer). Je débouchai par là sur les quais d'un port. Je vis arriver alors par ma droite un cortège difficile à ~~classer~~ décrire de façon précise: des chevaux montés par des hommes en bleu très sombre ou en noir, qui allaient par deux, et qui soutenaient une longue barre à laquelle était accrochée une série de pendus, une vingtaine peut-être, qui oscillaient au rythme de la marche. Tous en noir aussi. Cavaliers et victimes étaient de

82
teint sombre, sinon noir, sauf deux ou trois blancs
parmi les perdus. Je les vis passer deux fois, et la
seconde ils étaient assez proches pour laisser voir
les visages convulsés des victimes. En même temps
d'autres hommes à pied dévisageaient les rares
spectateurs, pour essayer de saisir une impression
sur leur visage. Personne ne parlait ~~et~~ ni ne sor-
tait d'une apparente indifférence. Je m'efforçais
aussi à l'impossibilité, sans beaucoup de peine,
car je n'étais pas effrayé. Mais je dis en moi-même:
« Credo in unum Deum vindictorem. » Je me
suis éveillée sur cette pensée qui ne m'est pas
habituelle, car je ne crois pas à un vengeur céles-
te, au sens où on l'entend d'ordinaire.

Il y avait là évidemment un contre-coup des
événements actuels du Maroc, où il y aurait beau-
coup de châtiments à distribuer de tous les côtés.
Mais je ne vois pas qu'aucun élément du spectacle
vint de mon expérience et d'images assimilées au-
trefois. Je n'ai jamais vu de perdus et ~~pas~~ fort peu
de cadavres; ~~et~~ pourtant ceux que je voyais avaient
chacun leur visage propre qui leur donnait une
grande réalité. Un souvenir réel n'aurait pas au-
tant de force et de fidélité.

26 juillet - De fréquents orages, depuis une bonne
semaine, d'assez grandes fatigues auparavant,
nous ont empêché de sortir dans la campagne au-
tant que nous l'aurions fait il y a deux ans. Ce sé-
jour aurait été assez pauvre sans la compagnie
de Madame de Sévigné. Le deuxième tome de ses
lettres, dans "la Pléiade", n'apporte pas moins d'
agrément que le premier. Malgré les redites, mal-
gré les inévitables obscurités, on ne se détache
pas de cette conversation où se découvre non seu-
lement un ~~un~~ temps et un milieu, mais surtout
une personne qui a le secret ~~de~~ de plaire,
simplement parce qu'elle vit sous nos yeux et
qu'elle pense tout haut. Il n'importe qu'elle ne
s'adresse pas à nous; tout ce qu'elle dit d'un peu
significatif vaut pour nous.

16 septembre - Nous voici revenus ~~de~~ d'un
court voyage à Brest (baccalauréat!). Un peu déçu,
parce que nous attendions plus du Finistère. Je ne
parle pas de la ville elle-même, dont je ne connais-
sais pas l'état ancien. Sa reconstruction, bien avan-
cée, ne laisse pas, comme celle de St Malo, l'impres-
sion d'une unité, sinon dans certaines parties, ~~un~~
assez réussies (la grande place, qui s'achève; la
montée de la rue de Siam). Nous l'avons vue sous

les nuées et les petites averses, sous le soleil, et tous les jours habitée par le vent. Le ~~mon~~ château, surtout quand on le voit des quais de l'Arsenal, a de la grandeur, en silhouette. Mais la rade, surtout quand elle est très claire, a des côtes trop basses pour donner l'impression de fjord à laquelle on s'attend. Trop peu d'arbres ou trop peu de nudité rocheuse. C'est une brume légère ou un voile de pluie qui ~~se superpose à la vision~~ la mettent le mieux en valeur.

Pour terminer, profitant d'un très beau ciel, suave ~~et~~ au regard, nous sommes allés au Conquet, à travers une campagne aimable, mais qui manque un peu d'accent. Plages bien réservées, dans des fonds rocheux qui ~~se dressent~~ font saillir partout leurs vertèbres, tant à Trez Hiri qu'au Conquet lui-même. Les vieilles maisons, certaines ruelles, la descente brusque sur le petit port, ont de l'agrément. Seules saisissement les pointes battues des vents, celle en particulier où la station de radio voisine avec une ancienne casemate allemande. De là on tient sous le regard les parcs et les écueils, de la pointe St-Mathieu, où les ruines mettent de la noblesse, jusqu'à Ouessant. Mais le ciel d'hiver et le tempéte rendraient mieux aux pointes et aux îlots leur caractère sacré. Deux ou trois petites voiles brunes s'ébattant sur des eaux tout juste créées d'écume ne suffisent pas à ~~se~~ faire toucher la puissance de la mer.

Peut-être ai-je vu autour de l'Espagne et le long de l'Afrique du Nord trop de falaises élevées, trop de baies parfaites, de montagnes sans présence humaine qui tombent sur les flots. Peut-être vis-je trop tard la Bretagne.

25 sept. - Un rêve, cette nuit, dont je ne retrouve malheureusement que des lambeaux. J'arrivais sur une place (peut-être ici celle du Palais). Il y avait une femme avec moi, indistincte. Une voix qui venait je ne sais d'où nous disait à peu près: «Quand la Mère Divine ~~vous~~ vous aura transformés de cette façon, vous pourrez entrer dans l'Autre Monde.» Je me trouvais alors en dehors de moi-même, et je me voyais changé, ainsi que cette femme, en une matière qui nous rendait pareils à des statues, mais peut-être pas immobiles. La même voix disait: «Non, ce n'est pas du marbre; c'est une substance blanche qui y ressemble.» Ensuite je ne voyais plus rien que deux mains, qui me palpaient. Je pensais: «Ce sont les mains de la Mère», et je les embrassais avec amour. Cette pensée m'a réveillé.

9 octobre. - En moins de deux semaines les signes de l'automne se sont accumulés: le

retrecissement des jours, les premières pluies obstinées et les ciels sans soleil, les feuillages transfigurés. D'en haut, nous les voyons s'enflammer par les cimes. Ceux du quai vont d'un rouge presque digne de la vigne vierge à ce que l'on appelle, faute de mieux, de l'or, mais qui est d'une songtiosité autrement vivante que le métal. Les marques sur le visage de l'année, je les avais presque oubliées. Je les retrouve avec joie, malgré ce qu'elles présagent, car elles donnent à la terre une figure, mobile, sensible, et plus intelligente devant la vieillesse et le déclin que tant d'efforts humains pour masquer l'âge inéluctable. Il est du mien que j'arrive à l'autonne avec apaisement, non plus avec les mélancolies de la ~~jeunesse~~ jeunesse.

14 Octobre - Un moment de rêve magnifique cette nuit. Nous étions Od. et moi dans le patio ou le jardin d'un palais oriental, où, sous les galeries ouvertes, on voyait luire les zelliges des murs. Sur un bassin de mosaïque, très lumineux, comme s'il était éclairé du dedans, ~~par~~ à travers l'eau, est venu s'abattre en un seul bond une troupe

de cygnes, de paons, peut-être aussi de canards verts et bleus, mais ce qui dominait c'était la blancheur des uns ~~et~~ les plumes ocellées et les cors éclatants des autres. Toutes ces couleurs étaient beaucoup plus fortes et plus "vivantes" que dans la réalité. Puis nous nous retournions, et il y avait derrière nous une femme assez grande, sans doute drapée dans une étoffe claire, au visage très doux (elle ressemblait un peu, mais avec combien plus de beauté, à la "grande Paulette" de Capvern), qui portait ~~dessus~~ sur un bras et tenait dans ses mains un être merveilleux, dont on ne savait si c'était une fleur énorme ou un gros oiseau, le jaune le plus vif et l'orange se mêlant. Le pouvaient être des plumes ébouriffées ou des pétales retombants, qui auraient dessiné une tête où les yeux et le bec auraient été enfoncés sous la masse et les couleurs. La splendeur était telle que je me suis réveillée, en ~~me~~ disant: Mère Divine, que ta maya est puissante et merveilleuse.

16 Octobre - Un autre songe, le lendemain du premier, mais plus long, moins net, coupé de parties obscures. Je rencontrais, au pied d'une montagne, un homme chargé d'un long man-

38
beau ouvrage', dans le style des vêtements d'église. Il portait devant lui, roulée dans la main droite, avec solennité, une longue galette molle, comme les pains des Oubéres. Il me dit à peu près: "Allons porter ensemble le corps du Seigneur aux hommes de l'ancienne loi qui en sont dignes." J'alléguai mon indignité. Mais il continuait sans m'écouter: «Le Seigneur, après sa résurrection, est allé vivre en Thèrie, et là il a fini par mourir.» Et il m'emménait. J'avais moi aussi dans la main, sans que je sache comment il y était venu, un de ces pains. Après des périodes d'ombre, je me retrouvai sur la pente. Quelques hommes descendaient à nous, vêtus en rois de tableaux italiens, les rois d'Israël. Je m'aperçus alors que j'étais seul, et l'inquiétude qui me prit me réveilla. Mais dans l'instant du réveil j'entendais dire ou je disais: «Ils leur sera beaucoup pardonné, parce qu'ils ont bien chanté le Seigneur.»

2 Nov. - Nous sommes allés dimanche après-midi marcher une heure dans la forêt de Rennes, sous un soleil bousculé par le vent, coupant

39
ou tiède suivant l'orientation. Il y avait encore des feuillages lumineux sur de nombreux arbres, selon les espèces, et d'autres encore verts. De jeunes bouleaux sur des taillis. Cette marche me ramenait de trente ans en arrière, à la forêt de Seillon.

Cette nuit, ce fut un carnage de feuilles le long de notre canal. Les arbres les plus glorieux se trouvent d'un coup éclaircis, les plus pauvres défeuillés jusqu'à la dernière feuille.

Au début de l'après-midi, nous sommes allés, avec Marguerite L.C., venue ~~chez~~ chez nous ces deux jours, jusqu'à Combourg. Par la route cette fois, avec nos propres moyens. Partout les pommiers en bordure des champs, les uns rouges comme des cerisiers, les autres jaunes. Des mares de fruits répandus sur le sol ou déjà entassés - comme les oranges en octobre ~~à~~ dans la plaine de Valence, mais avec moins de soin. Des collines, surtout à Hédé, au dessus de son étang. Et de là, par de lentes glissades, vers Combourg, que l'on aborde aussi du côté de l'étang. Ciel gris, mais sans épaisseurs nuageuses. Vent un peu froid. Mais l'allée de châtaigniers n'est pas encore toute dénuclée; un peu plus loin, les chênes sont à peine mordus par l'automne. Visite

plus agréable qu'au printemps: nous sommes seuls. On a le temps de s'arrêter aux fenêtres pour regarder vers l'étang. Sur le chemin de ronde, on recueille les coups de vent que le lieu exige. Cette rudesse en accord avec la pierre grise et l'épaisseur des toits sied mieux qu'un excès de soleil. Les vaches et les dindons dans les prés affirment la vie du domaine. On est venu en voisins rendre une visite au Vicomte, si souvent présent dans ma vie. Je suis heureux de sentir proche, déjà un peu familier, ce lieu qui fut pour mon adolescence un sanctuaire où je rêvais à pleine de pénétrer un jour.

Nous n'avons pas trouvé sur l'étang les oiseaux migrateurs. Seulement un vol de ces petits corbeaux que nous retrouvons jusqu'à Rennes, dans notre voisinage. Les joncs séchent. Les arbres tout autour sont déjà en partie défeuillés. L'eau, assez dormante, a de longues surfaces polies, dures, fermées plutôt que méditatives.

10 Novembre - Nous avons enterré hier, dans son église de campagne, mon pauvre camarade Guo, le premier que j'ai eu l'occasion d'accompagner ainsi dans ses derniers pas. Entre notre commune jeunesse et cette mort, j'ai presque rien connu de

sa vie. Je l'avais retrouvé très semblable à lui-même, si bien que je sais mal si celui qui nous quitte est l'homme fait ou le jeune homme.

J'ai admiré dans sa famille l'indépendance de la foi catholique, qui tient tête à la douleur. En même temps, soit ~~chez~~ dans cette maison balzacienne des Grandes Courb, soit à l'église, je me suis heurté comme autrefois, dans les manifestations de cette foi, à ce que je n'ai jamais aimé: les prières en série, dévidées à toute vitesse, comme si les mots valaient par eux-mêmes, la dramatisation d'une mort qui devrait être accueillie avec d'autant plus de confiance que le défunt a satisfait à toutes les obligations rituelles du dernier moment. Déjà purifié, pardonné, mort lucide et serein, qu'a-t-il besoin d'eau lustrale et de lamentations? L'Épître aux Thessaloniens citée à la messe appelle à la joie et repousse les manifestations de douleur. Pourquoi donc ce deuil et ces larmes d'argent? Et ces évocations d'un Dieu de colère? Tout devrait être lumière, "lux perpetua"; car elle est déjà en nous la lumière, et seule notre opacité nous empêche de la reconnaître.

25 décembre - Un peu avant minuit, j'ai été réveillé par les cloches de la ville, qui sonnaient à toute volée. Pendant les deux ou trois heures qu'il m'a fallu pour me rendormir, j'ai eu tout le loisir de penser à Noël et au sens caché de cette fête. Je ne l'ai jamais entendu développer comme il devrait l'être dans un christianisme de l'Esprit. En quoi la naissance d'un Sauveur nous sauve-t-elle s'il ne naît pas en nous? si nous ne naissons pas avec lui? Est-ce qu'il ne nous ~~ne~~ a pas appelés à notre nature divine, s'il a vraiment dit (et qui aurait inventé ce "blasphème"?): «Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.» A-t-il jamais dit qu'il s'agit de la petite (et nécessaire) perfection des vertus seulement? Et comment pourraient-elles être "parfaites" sans la "réalisation" de ce moi de diamant sur lequel rien ne mord, que chacun a reçu et dont on nous laisse ignorer la présence? N'y a-t-il point accès, par la théologie johannique, par de rares ouvertures dans la crypte d'incompréhension des Synoptiques, vers un christianisme védantique? De même que Krishna ^{notre} enseignait ^{notre} la Krishnite', le

Bouddha notre Bouddhite', que pouvait enseigner le Christ sinon que nous sommes autant que lui enfants de Dieu? «Notre Père...» A nous de dégager notre vraie nature, comme lui fit de la sienne (la même), par son "imitation", qui sera identification ou ne sera point. Nous sommes tous Christs, Bouddhas, Jshvaras ~~en~~ dans le caché de notre être. J'y pensais déjà ces jours-ci en prenant le t II des "Essays on the Gita" de Sri eturbindo. Je me sentais confirmé en parcourant la fin de la "Synthesis of Yoga", qui m'est parvenue hier justement dans son texte intégral, enfin publié. Passé par l'incompréhension sémitique, ~~de~~ reprenue par Paul avec une originalité extraordinaire, mais trop particulière, l'enseignement de Jésus ne nous a-t-il pas été en grande partie soustrait? Et je ne dis pas que les Eglises aient tant, le jour de Noël, de parler de paix et de justice (même, peut-être, sans doute, avec un contre-sens sur ces mots). Mais quand a-t-on vu l'humanité pratiquer un petit peu de paix et de justice? sinon quand elle a suivi quelques hommes qui, tant bien que mal, approchaient de l'homme véritable, l'inconnu vrai-

94
ment celui-là. Celui qui n'apparaît que dans la mesure où il s'efface et cesse d'être l'homme de la chair et de l'intelligence.

1956

1^{er} janvier - Je ne compte plus les années ni les miennes, ni celles des siècles. Je ne vois plus deux années. Il y a là d'abord, sans doute, de l'indifférence. Les temps que nous avons vécus, en raison peut-être de leurs longues angoisses, usent une certaine terribilité extérieure. C'est aussi ce qui a rendu possibles certaines horreurs de notre époque. Tout ce qui n'est pas tendu à l'extrême, comme les ~~armes~~ guerres, n'a plus de sonorité. On se contente de profiter du répit; j'ai l'impression que la plupart n'en jouissent pas. Ce n'est pas mon cas. Rien ne peut faire que je cesse de ressentir les simples beautés de la lumière ou des fleurs ou des êtres humains jeunes et naturels - ceux qui sont autour de moi ou que je trouve en moi. Je pense que si je m'intéresse moins au compte des années, c'est que, de l'esté bon gré mal gré de beaucoup de "choses importantes" auxquelles j'ai cessé de croire, je me sens tourné

95
de plus en plus vers la partie contemplative de l'âme, qui habite peut-être dans le temps mais en étrangère et en insouciance.

15 février - Au milieu de ces neiges obscures, succédant aux grands soleils glacés, noter ce rêve de la nuit dernière, dont j'ai retrouvé ceci seulement: je rêvais que je rêvais.

24 février - Cette jeune Hindoue qui est passée deux fois de suite, cette nuit, dans un rêve obscur que je n'ai pas retenu, et qui flottait devant moi, détachée du sol et comme portée par l'air - son corps, assez visible sous ~~un voile~~ des mousselines légères (ou des brumes?) qui flottaient elles aussi ^{tenait de ces voiles} tout autour, ~~comprenant~~ une couleur grise, un peu laiteuse. Mais ses yeux et ses cheveux admirables disaient sa race. A son deuxième passage, elle a soulevé de la main son sein gauche, comme pour le donner à un enfant. Elle ne couronnait, que je sache, à aucune forme précise de la divinité ~~comme~~ telle qu'on la représente là-bas. Son geste était celui d'Iris allaitant le Shardon. Que l'on explique cette vision comme une remontée, à travers ma conscience, des souvenirs saurés de la conscience

humaine, ou qu'il y faille reconnaître une communication plus directe des grands "archétypes" que dont vit notre être psychique le plus secret, la question reste la même : d'où nous viennent ces images? Et pourquoi la Mer Divine (car je savais bien que c'était elle) s'approche-t-elle ainsi de nous parfois, comme un don enfin accordé à l'âme qui a besoin d'elle?

3 Mars - Hier matin, pour la première fois, j'ai entendu, du côté des jardins, le merle chanter. Et j'ai vu aussi le dernier vol de mouettes, en même temps qu'achevaient de se dissoudre les glaces du canal. D'un coup, malgré les nuées et l'air soudain pesant, d'un coup, le chant.

30 Mars - En trois jours tout le paysage a mué. Partout des taches de verdure et, si et là, des arbres en fleur. Sur le quai, plus tôt que l'an dernier, malgré l'hiver plus rude, les bougeons commencent à se dérouler. Comme il faisait très chaud, l'après-midi et que les fenêtres étaient ouvertes toutes grandes, les chants d'un merle parvenaient, depuis l'autre côté du canal, pressés, épanouis, pleins de vigueur et de sens.

Puis des nuages se sont annoncés pour un orage qui n'a pas eu lieu : un vrai ciel de Vendredi Saint, traversés de rais de lumière. C'est en vain que j'essaie (la méditation n'arrive pas à se former) de retrouver derrière les textes les heures dernières de Jésus. L'âme qui vit en Dieu se sent toujours terriblement seule devant la ~~basoche~~ bassesse et la haine. Était-ce là ~~ma~~ sa première et seule expérience des puissances? Qu'avait-il espéré en venant à Jérusalem? Qu'est-ce qui lui fut révélé dans l'agonie? Que l'on voudrait être sûr d'une parole ou d'un geste, dans d'un seul, dans tous les récits de la Passion! Mais combien sans doute sont vrais, mais, transposés, ont perdu pour nous la force que leur conférait la nudité du réel? Et du reste, qui l'aurait compris dans la mort, puisqu'on ne l'a pas compris davantage dans la vie?

7 avril - J'ai retrouvé Paris avec plaisir, dans une saison où je ne l'avais pas revue depuis bientôt trente ans. De l'aigreur dans le vent, de la pluie parfois, trop peu de soleil; pourtant, toujours, ce charme intérieur, plus subtil que celui des pays de lumière vive, dont on ne se lasse pas non plus facilement. Et tantôt les eaux

98
trouilles où se penchent les premiers feuillages;
tantôt les grandes figures de pierre que j'ai recon-
nues du fond de mon enfance, fidèles.

Un des expositions: les poteries du Bérou en
particulier, dont la force de vie rejoint nos figures
familières du Moyen-Age. Cluny aussi: un rayon
de soleil faisait délirer un merle au dessus de la
cour d'entrée.

Retrouvée aussi notre amie Lucienne, boulevard
Arago, plus heureuse qu'au temps où je réparais
chez elle la plaie de mon foie, cet automne de
1952 sur lequel s'ouvre ce carnet. Maintenant
j'ai repris ma force et elle paraît, elle, avoir trou-
vé son équilibre. Quelle étrange histoire pourtant
que celle des pas, des ~~meubles~~ meubles ouverts qui se-
raient, la nuit, les signes du "retour", à travers
l'état de mort, de l'ancienne occupante, son amie
et la nôtre, Mme Bér. Et la vision qu'on aurait eue
à son arrivée cette jeune Lettone qui habitait
justement chez ^{Luc.} ~~elle~~ en 1952 (mais elle était un
peu mythomane, et il faudrait être absolument
sûr qu'elle n'ait communiqué avec aucun des voi-
sins dès ~~son~~ son installation). Puis elle

99
~~un~~ scapulaire protecteur trouvé tout à coup der-
rière des livres où il n'était pas auparavant
(mais là encore comment être absolument sûr
qu'il n'ait pas été pris dans l'un d'entre eux, on
~~se souvient~~ entre deux volumes que l'on n'aurait
pas séparés - ce qui est sûr, c'est que j'ai pris le
souvent des livres, quand je couchais sous l'éte-
gère où ils sont, et ne l'ai pas rencontré). Ce n'est
pas que je nie des faits qui concordent trop
bien avec l'impression que m'avait laissée cette
vieille dame, nature discordante, "rak charique",
ouverte à des puissances mauvaises, et qui a
bien pu garder avec la terre, ~~des liens~~ par son
"corps subtil" (prenons ce mot pour commode,
seulement) des attaches qu'elle n'aurait pu
rompre. Mais il n'est pas bon de grossir des
réalités qu'il faudrait au contraire dissoudre.

2 - Su pendant le voyage de retour dans des
chants mystiques du Bengale:

"Entre ce qui existe
et ce qui n'existe pas,
l'espace est l'amour."

22 avril - Nous sommes allés aux Rochers dans
l'après-midi, voir enfin notre autre grande voisine,

La Marquise. La veille j'avais parcouru une fois de plus la campagne entre Piennes et d'Antes. Il faisait beau, et c'était la même chose aujourd'hui, avec un fond un peu plus embrumé. Mais, malgré quelques vents très délicats de jeunes poussettes ou quelques bourgeonnements d'un brun clair, ~~scintillant~~ qui vibrât au soleil, malgré des fleurs blanches en touffes sur les arbres (mais souvent très ternes), les vallonnements et les plaines manquaient d'une poussette de vie qui soulevait l'âme elle aussi. Ce n'était guère mieux aujourd'hui sur la route de Vitre. La seule beauté, c'est l'apparition de la ville avec le château, au pied duquel grouillait une fête foraine qui avait attiré toute la population. Nous avons laissé ses bruits. Aux Rochers au contraire, où nous étions seuls, c'était la paix, celle qui n'a pas de siècles, la même que notre Marquise peuplait de ses lectures et de ses conversations. Le château est petit, mais malgré sa lourde chapelle, il forme avec ses dépendances et l'arrondi de ses terrasses un dessin pur, humain, celui d'un visage. La seule pièce que l'on visite, à l'extrémité opposée à la chapelle, a conservé ses plafonds, sans doute ses boiseries et ses planches.

La fenêtre, qui donne sur un vallon assez creux, offrait sans doute une vue très semblable, et j'aime à penser que cette femme qui est chère à tous ses familiers a souvent regardé ce que je regarde. Les cèdres du jardin, d'une venue épineuse, n'ont encore que cent cinquante ans; mais cette charmille de tilleuls nouveaux, à moitié creux, sera ~~de~~ de son temps à elle. Et au fond, il y a ces trois grilles, fortes, simples et belles, qui sont les siennes et qui ouvrent sur ses bois. A l'entrée de ceux-ci nous avons trouvés, en gardiens, deux forts lézards d'un vert printanier étincelant, des personnages de légende. Nous les aurions bien romancés avec la marquise, si elle avait été là. Je ne sais pourquoi j'imaginai ces bois plus semblables à un parc. Ce sont de vrais bois, assez jeunes, parfois des taillis; les plus vieux arbres, dans ce que nous avons vu, n'ont pas plus de cinquante ans peut-être. En 1671, beaucoup de ses allées étaient jeunes, aussi. De vraies allées de bois, de fougères, et leurs grandes arrières retiendraient encore les carrosses. Tout cela est encore sous les feuilles mortes et les arbres, pour la plupart, s'en tiennent aux bourgeois; il y a

d'ailleurs, venant du château, une rangée de hêtres rougeoyants d'une élégance somptueuse. Point de fleurs, tandis que le jardin abondait en vio-
lottes, un peu pâle, sans grand parfum. On coupe
là une croûte d'où l'on domine ~~sur~~ des vallons mis
en culture ou en prairies. Le lieu attire et retient.
Plus aimable que Combourg, mais, aujourd'hui, plus
isolé et plus sauvage.

8 Mai - C'était un jour d'exaltation dans le ciel.
Les pommiers étaient enfin épanouis partout dans
les prés et parfois bordaient étroitement la route.
Nous sommes allés à Dol, par Combourg. Dès Hédé
~~on change~~ le paysage change de style: on prend
des vallées par le flanc, il y a des bois où les arbres
sont moins avancés que du côté de Rennes. Puis,
à force de monter et de descendre, on arrive soudain
sur une côte d'où l'on domine la plaine de Dol,
avec son Mont isolé, et une mer assez bleue, em-
brumée. Des champs de colza, d'une floraison ver-
rée, sont d'un éclat presque trop vif sur le ciel. Je
n'avais pas encore vu la Bretagne si animée. Elle
éclatait de chants d'oiseaux. Un vrai "printemps
de Chateaubriand" (sans aubépine). La cathédrale
de Dol est d'un beau granit et son porche sud, en

avance, avec ses bas-reliefs plus clairs, ~~est~~ ne
ne ressemble à aucun autre. D'être inachevée, avec
deux tours très inégales, sa façade prend aussi une
physionomie qui fait impression, si peut-être elle
ne séduit pas. Mais c'est l'intérieur surtout qui
retient, avec ses deux profondeurs: celle du haut,
qui converge vers le grand panneau de vitrail, ri-
che en bleus; celle du bas, qui s'enfonce plus loin,
jusqu'au chœur plat. Nef un peu étroite, qui ressen-
re le mouvement des colonnes mais fait jaillir la
voûte encore plus haut. Dernière l'église, un petit
mail herbu, sur un reste de rempart, permet d'al-
ler s'accouder au dessus de la plaine, face au Mont.
- Nous nous sommes arrêtés en revenant au
menhir de Champ Dolent. Je craignais de trouver
une simple curiosité. Et voici que je suis saisi d'
une grande présence religieuse en face de ce
bloc, beau de forme, de poli, de couleur, auquel
un petit pommier, sous ses dentelles blanches,
paraît appuyer sa tête. Il y a une puissance dans
ce jet immobilisé à laquelle je suis sensible
jusque dans mon être physique; il y a des lignes
de force dans la terre, tout autour. S'en laisser péné-
trer, c'est déjà une prière. Les hommes qui ont

164
dire que ce monument connaissait d'instinct & quelques grands secrets de l'âme universelle et qui méditera ici ~~le~~ sera sur la voie de les retrouver.
— Halte à Combourg. Le pays est tout vibrant lui aussi. La grande prairie devant le château est un étang de boutons d'or. Les marronniers sont en fleurs. Le château n'abandonne ~~pas~~ son armure, mais s'y montre ~~bellissime~~ triomphant. La fraîcheur et le grand soleil alternent tout autour. En bas, ~~sur~~ sur l'étang, une colonie de petites fleurs blanches a envahi le marais profond des eaux. Ce n'est pas l'heure de la mélancolie, mais de la sève montante.

21 Mai - Lundi de Pentecôte — Hier, dans la matinée, les coups d'une cloche solitaire, un peu lointaine. Même effet soudain qu'un matin de cette semaine mon regard arrêté sur un grand arbre entre deux maisons, que je vois, sur la gauche, de ma table, et qui était tout soulevé de vent et de lumière. Même départ pour l'autre côté du paysage, le lieu sans espace ni temps, le lieu de l'âme. Une minute, peut-être un peu plus; et si la contemplation était permise plus longtemps, ce pourrait être cela la vie.

745
Nouveau voyage aux Rochers, l'après-midi, à travers le bois, jusqu'à la grande allée du fond, où nous sommes restés assis sur un banc taillé dans un seul ~~en~~ bloc de granit. Très peu de passants, malgré le jour de fête. Une ivresse de soleil. Quel lieu et quel temps pour "posséder son âme", ainsi qu'elle s'écrivait. Au château commencent à affluer des voyageurs immenses. Entrés dans les "communs" majestueux du XVIII^e s., trouve quatre vaches sur une litière de feuilles mortes, un cheval, un jeune veau dans un coin, attaché, mélancolique.

Pour nous, qui sommes loin des passions du siècle (le vrai siècle se forme au dessous), notre famille, c'est bien quelques personnes comme la Marquise, le Vicomte, qui nous sont proches et que nous ne nous lassons pas de rencontrer.

23 mai. Hier nous avons visité Dinan: son château d'abord, puis ses églises, ses groupes de vieilles maisons, ses remparts au dessus de la France. Le site est beau, avec son confluent de vallées, comblées de verdure, ^{au dessus desquelles} ~~on aperçoit~~ on aperçoit, du donjon, les signaux des lieux les plus hauts: Bechérel, le Mont Dol. Plane là-dessus le souvenir de Du Guesclin, qui n'est pas lui, de cette famille que j'évoquais

avant hier, mais qui ravive des images d'enfance. Nous n'arrivons point à nous émouvoir pour lui comme pour Jeanne. Mais devant la stèle qui commémore son combat singulier, c'est tout un monde revêtu que l'on rencontre, qui avait sa beauté même dans ses aspects sauvages. - De là nous avons poursuivi jusqu'à Dinard: petites plages, mer peu animée sous un ciel légèrement couvert, rochers harmonieux. Saint-Malo a plus de grandeur, c'est le côté de l'aventure; ici, l'estuaire du repos.

28 Mai. En écoutant hier soir l'orchestre de chambre de Stuttgart: comme l'entrée de Mozart change l'air autour des âmes dès le premier instant! On semble devoir se divertir, simplement; mais voilà, au terme d'une reprise, deux notes transformées ou ajoutées, rien d'autre, et le ton s'élève ou la mélancolie se glisse, un instant. Aisance, mais point de facilité. Joie, mais point de rire appuyé. Ici, toute la salle suspendue, d'un silence soudain particulier, au deuxième mouvement de la Petite Musique de Nuit. Et ce n'était pourtant point ce soir le plus grand Mozart.

23 Juin. Profitant d'un retour de beau temps, nous sommes allés hier après-midi à la Chesnaie. J'avais lu et relu plusieurs fois le journal de

Maurice de Guérin, il y a bien trente ans, en un âge où je participais à ses inquiétudes et ses tourments. Le lieu était resté dans ma mémoire. Je ne me sentais pourtant point attiré par lui comme par les Charmettes ou par Combourg. L'annémiais n'est pas mon homme, peut-être parce que j'ai connu les "Paroles d'un Crayant" à un âge où j'en sentais déjà les faiblesses d'expression. L'homme qui n'est pas maître de son langage et de sa physiognomie m'indispose ou me pousse à rire. Cependant je suis allé avec plaisir jusqu'à ce fond de vallon. C'est un de ces reposoirs qui font les charmes de la campagne bretonne dans cette région. On passe d'abord devant l'étang, on longe un mur et l'on trouve l'entrée. Entre des champs on arrive à un deuxième mur (la place est bien défendue), précédé de deux platanes d'un élan gigantesque. Cette terre est pleine de puissance nourricière: les arbres y atteignent une taille et une puissance frappantes. La maison, fermée, et que l'on ne visite pas, est simple, point grande, sans caractère négative. Mais le parc et les bois autour de l'étang sont à eux seuls une école de l'âme. A l'âge de Maurice

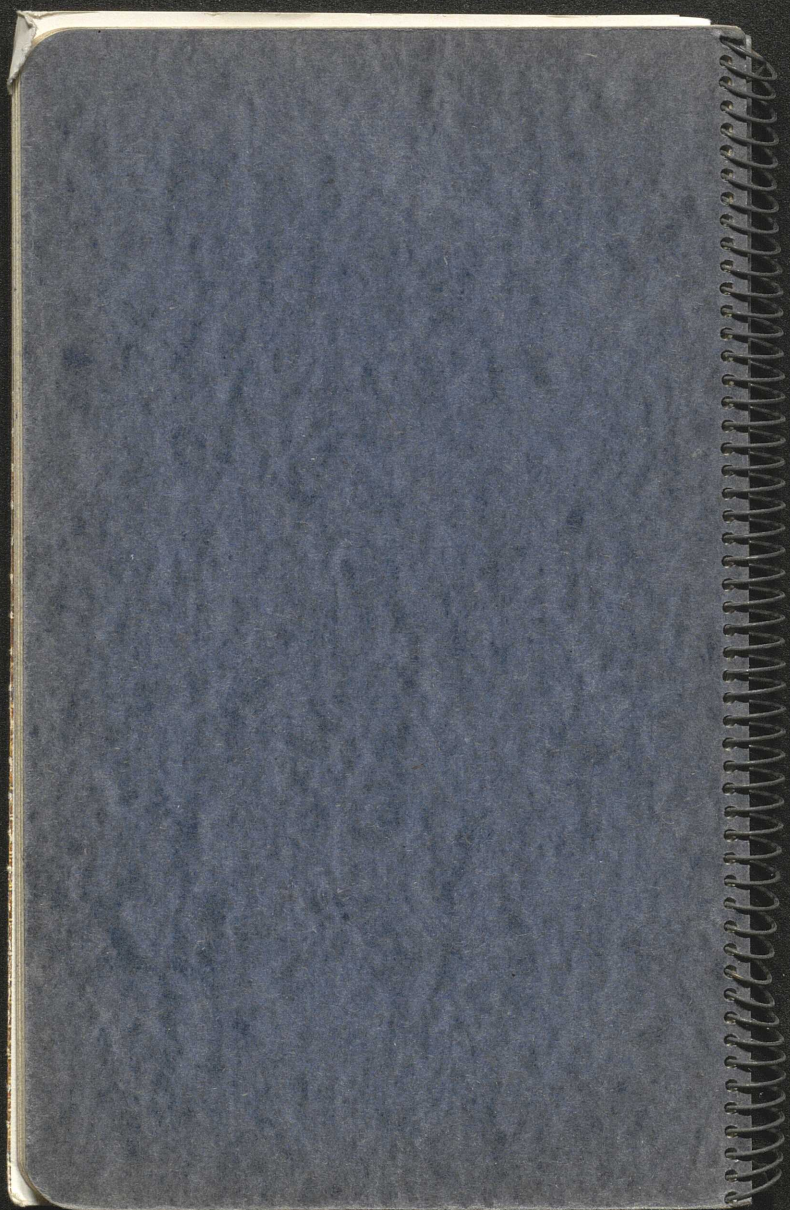
de Guévin je les aurais écoutés plus volontiers que M. Féli. Et c'est d'eux, il me semble, qu'il a le plus retenu. L'étang était hier assez bourbeux; peut-être était-ce l'effet des semaines de mauvais temps que nous avons passées. Mais il est long et le vent l'apaise. Sur les bords voisins de la route il y a quelques fleurs aquatiques, puis sur la rive, enracinées dans la vase, des touffes de myosotis. Un chemin court sur la droite, entre l'eau et les murailles de la propriété. Elle a de ce côté toute une rangée de sapins et quelques pins d'une venue merveilleuse, d'une rectitude sacrée. L'autre rive est toute de bois et de rochers; c'est là, sous un hêtre (où ne manquent point, malheureusement, les noms gravés de quelques barbares) c'est là qu'on a placé dans un bloc de granit un médaillon de bronze à la mémoire de Lamennais et, depuis quelques années, scellé une petite croix. Je conçois qu'il ait aimé venir là lire ou méditer. Je penserais volontiers que ces lieux ont été sacrés bien avant le christianisme. Une présence dans le sol le dit encore. - Nous sommes revenus par Combourg et avons fait un arrêt près de l'étang. Au fond s'enveloppait un gros oiseau ^{de marais} que nous avons pu seulement apercevoir.

8 juillet - La ville s'est couverte, ces jours-ci, de guirlandes en papier, d'oriflammes, d'hosties peintes qui sortent d'un calice comme un seuf du coquetier: toutes les marques du mauvais goût si cher aux religions de notre temps. C'est le congrès eucharistique national. Il a mobilisé les volontés et, si les imaginations se montrent pauvres, du moins peut-on penser que le cœur y supplée. Ainsi, sous l'atonie des visages, se révèle quelque chose de ce peuple endormi.

Qui ne comprendrait que le cœur s'attache au plus précieux des sacrements de l'Eglise? Et pourtant, s'il fallait juger de l'arbre par les fruits, ~~ne~~ ne devrait-on pas s'inquiéter que plus on prodigue la communion, moins se révèle dans sa force la présence divine chez les fidèles? Quelle distance de nos intellectuels catholiques aux derniers de Port-Royal, qui n'admettaient pas le fréquent recours à l'Eucharistie! Quel respect pour cette présence, dans leur réserve! Qui recevrait sans frisson, s'il y songeait vraiment, cette présence d'une chair divine dans sa chair? Ce pourrait être le sommet d'une vie, au moment de la quitter. Après quoi il n'y aurait plus qu'à se

laisser déintégrer par ce raisonnement.

Pour moi, je ne me scandalise pas de ce Dieu
descendre dans la matière, car c'est aussi l'ascension
de la matière à la nature divine - une des plus ri-
ches intuitions que l'on puisse proposer à l'hom-
me. Mais je demande pourquoi, autour de cette
parcelle inouïe, ~~comme~~ le corps et, si souvent,
l'âme elle-même, restent de plomb.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques